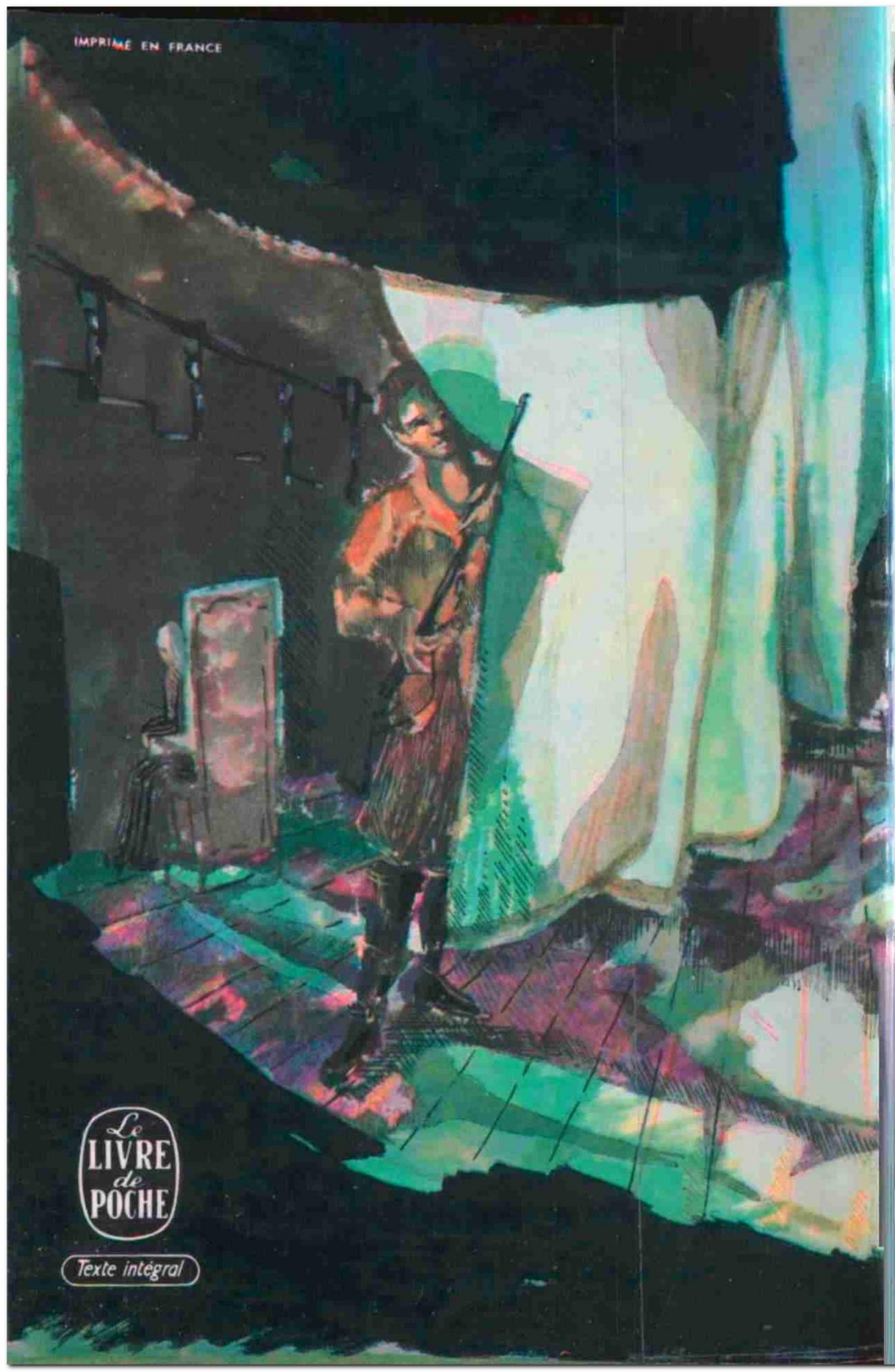
IMPRIMÉ EN FRANCE



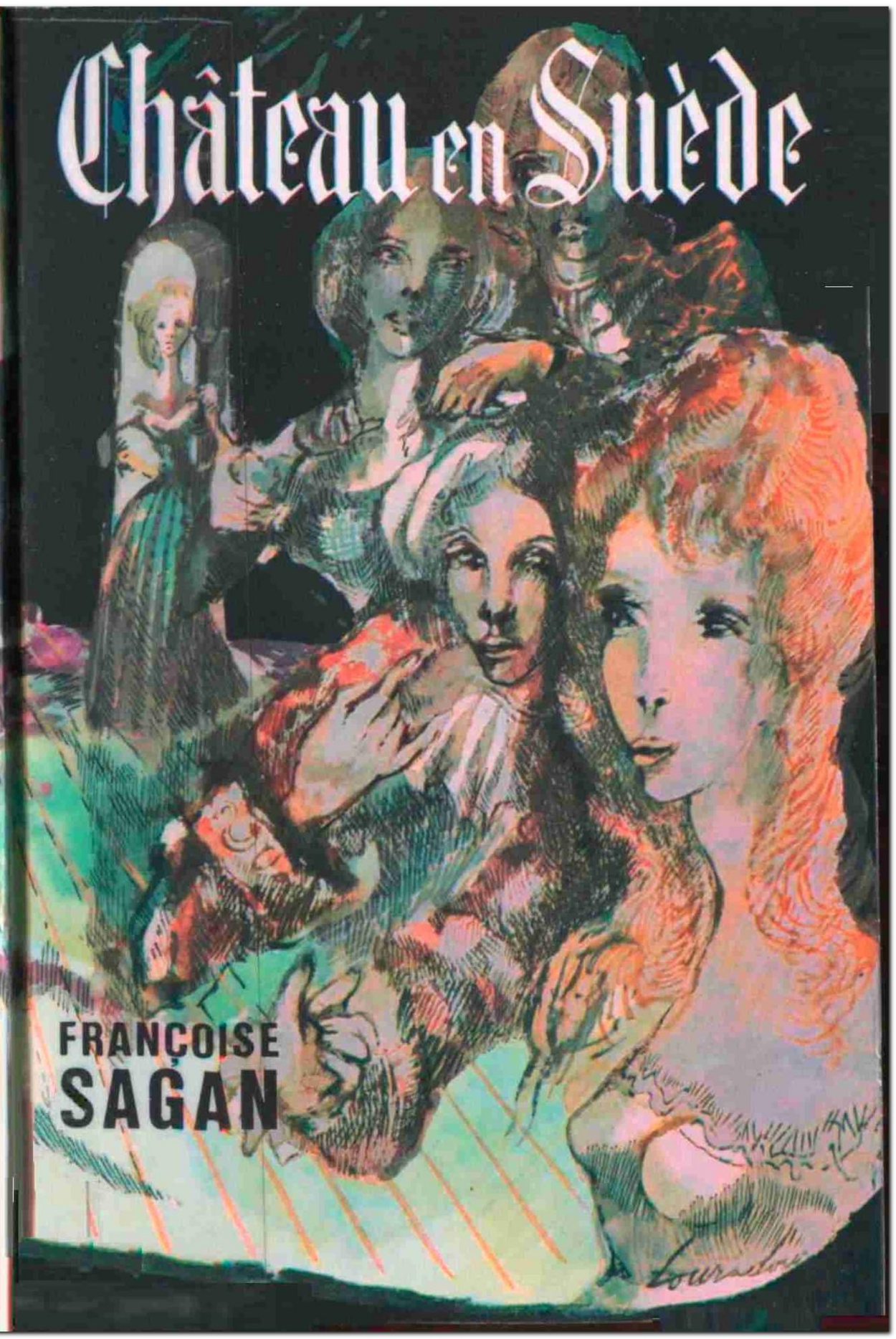
Le LIVRE de POCHE

Texte intégral

Le LIVRE de POCHE

FRANÇOISE SAGAN • CHATEAU EN SUÈDE

Château en Suède



FRANÇOISE
SAGAN

CHATEAU EN SUÈDE

Françoise Sagan est née en 1935 dans le Massif Central.
Son premier roman : Bonjour Tristesse *est publié en 1954 et obtient le Prix des Critiques. C'est le début d'une fulgurante carrière. L'écrivain a depuis lors écrit plusieurs romans et deux pièces de théâtre qui tous ont rencontré le plus grand succès.*
Château en Suède *a été créé au théâtre de l'Atelier en 1960.*

Frédéric, charmant jeune homme sans expérience, pénètre un jour dans le mystérieux château où, dans l'atmosphère du XVIIIe siècle, ses cousins mènent une étrange existence.
Il est subjugué par la beauté d'Eléonore, il s'indigne du cynisme de son frère Sébastien. La brutalité de Hugo le terrifie, et la révélation du mystère qui entoure Ophélie le bouleverse.
Le malheureux garçon sera-t-il jusqu'au bout le jouet des personnages séduisants de cette féroce comédie?

ŒUVRES DE FRANÇOISE SAGAN

Dans Le Livre de Poche

UN CERTAIN SOURIRE.
BONJOUR TRISTESSE.
AIMEZ-VOUS BRAHMS..
DANS UN MOIS, DANS UN AN.
LES MERVEILLEUX NUAGES.
LA ROBE MAUVE DE VALENTINE.
LE CHEVAL ÉVANOUI *suivi de* L'ÉCHARDE.
LA CHAMADE.
LE GARDE DU CŒUR.
LES VIOLONS PARFOIS.

FRANÇOISE SAGAN

Château en Suède

THÉATRE

JULLIARD

© *René Julliard, 1960.*

PERSONNAGES

AGATHE (40 ans), sœur d'Hugo.
HUGO (40 ans), époux d'Eléonore et d'Ophélie.
ÉLÉONORE (28 ans), actuelle épouse d'Hugo.
SÉBASTIEN (30 ans), frère d'Eléonore.
OPHÉLIE (30 ans), première femme d'Hugo.
FRÉDÉRIC (25 ans), cousin éloigné d'Hugo et d'Agathe.
GUNTHER (60 ans,) vieux serviteur.
LA GRAND-MÈRE, mère d'Hugo et d'Agathe (impotente).

Pièce jouée pour la première fois au théâtre de l'Atelier, le 9 mars 1960.

ACTE PREMIER

Le living-room ou la salle des gardes d'un château en Suède quand le rideau se lève, Eléonore et Sébastien sont seuls en scène, lisant. Ils sont en costumes Louis XV.

SÉBASTIEN, relevant la tête.

Où en es-tu?

ÉLÉONORE, elle le regarde puis se penche à nouveau sur son livre.

Où j'en suis? (*Lisant.*) « Alors Malcolm approcha de la jeune femme son visage empourpré par le désir. »

SÉBASTIEN

Seulement... Moi j'en suis au moment où il l'étrangle. Ma chère sœur, je lis deux fois plus vite que toi.

ÉLÉONORE

Peut-être que ce livre t'intéresse.

SÉBASTIEN

Pas du tout. Il est inutile de l'avoir en deux exemplaires. Tu devrais signaler à ton mari que j'ai lu tous les livres de sa bibliothèque — de même que j'ai mangé tous les canards de ses étangs et abusé de toutes ses soubrettes. Qu'il se réapprovisionne! Je veux dire en livres.

Éléonore ne répond pas. Elle semble lire.

SÉBASTIEN

Pourquoi ne réponds-tu pas? Voilà deux mois qu'on essaie de lire ce livre ensemble. On ne peut pas. Parle-moi plutôt.

ÉLÉONORE

De quoi?

SÉBASTIEN

Ah! tu me connais trop. Je suis ton frère, voilà vingt-sept ans que tu me vois, cinq ans que tu vois ton mari et sa famille, et ce château. Tu t'ennuies, c'est bien naturel, je pense? Pourquoi as-tu épousé Hugo? (*Un silence.*) ... C'est sans doute la deux centième fois que je te le demande. Tu ne me réponds pas, bien. Mais

nous serions mieux à Stockholm. Encore que ces châteaux tristes aient leur charme.

ÉLÉONORE

J'entends le tracteur d'Hugo.

SÉBASTIEN

Il va rentrer avec ses bottes de chasse, son odeur de nature, et sa belle force... Est-ce notre famille un peu dégénérée qui t'a menée à cette corruption? Car il n'y a pas de pire raffinement que ce goût de la santé. Tu le sais...

Entre Agathe — quarante ans — plus habillée qu'eux-mêmes. Elle marche toujours solennellement.

AGATHE

J'ai reçu un courrier de Stockholm. Frédéric Falsen, un allié de la branche cadette, arriverait dans quelques jours chez nous.

SÉBASTIEN

N'allez pas me dire que nous recevrions encore une visite.

AGATHE

Notre famille a toujours été l'une des plus hospitalières du Nord. L'ignorez-vous encore?

SÉBASTIEN

Si c'est une allusion à ma présence ici, elle est inutile. Je n'ai pas d'argent, je ne sais pas m'en procurer et cela m'ennuie. Ma sœur a épousé votre frère et habite ce château où je l'ai rejointe. J'aimerais que vous compreniez à quel point cela est fixé.

AGATHE

Je le sais assez. Mais laissez-moi dire qu'un gentilhomme...

Hugo entre, énorme. Il a une canadienne et des bottes qui contrastent étrangement avec les habits du XVIIIe de ses compagnons.

AGATHE

Hugo. Je vous en prie.

Elle se cache les yeux de la main et sort.

HUGO, se tourne vers les autres.

Je n'ai pas eu le temps de mettre mon costume d'opérette. A-t-elle vu mon tracteur?

SÉBASTIEN

Ne vous inquiétez pas. Sa manie de l'histoire est assez imaginative. Elle l'aura pris pour un instrument de torture.

HUGO

C'en est un. Il marche très mal. J'ai passé la journée avec les mains dans le carter. C'est pourquoi je ne vous ai pas embrassée, Eléonore.

Il montre ses mains, Éléonore sourit.

ÉLÉONORE

Quel est ce Frédéric qui arrive et dont parle Agathe?

HUGO

Ah oui! c'est un cousin à nous. Je ne sais pas ce qu'il vient faire ici. Chasser peut-être. Pauvre garçon! Je vais me changer.

SÉBASTIEN, aimable.

Si ce tracteur ne marche pas, vous devriez le revendre et acheter Balzac, mon cher. Il n'y a plus rien à lire ici.

HUGO

Balzac...? Ah oui! J'aime mieux arranger le tracteur.

Il éclate de rire et disparaît.

ÉLÉONORE

Il est assez sympathique.

SÉBASTIEN

Ton mari? oui, mais cette pauvre Agathe...

ÉLÉONORE

Cessez donc de vous disputer.

SÉBASTIEN

Me disputer avec Agathe! Il n'en est pas question. Tu oublies toujours que je suis intelligent.

ÉLÉONORE

Intelligent et sournois. Tu t'es fait renvoyer de dix collèges pour ça.

SÉBASTIEN

Ma seconde femme, l'Américaine, m'a aussi renvoyé pour ça. Elle me trouvait sournois et mes arrivées la faisaient soi-disant sursauter. Il fallait pourtant bien que j'arrive à un moment quelconque, ne serait-ce qu'aux repas.

ÉLÉONORE

C'étaient les seuls moments où tu arrivais.

SÉBASTIEN

Et j'avais beau sonner, tousser, me prendre les pieds dans le tapis, il y avait toujours un

moment où elle sursautait et s'écriait : « Mon Dieu, vous êtes là! » d'une voix angoissée. Je serais devenu nerveux, à force.

ÉLÉONORE

Moi, c'est Ophélie qui me gêne.

SÉBASTIEN

Elle est charmante, rêveuse...

ÉLÉONORE

Trop. Il va falloir la cacher si ce Frédéric arrive.

SÉBASTIEN

Quel est ce Frédéric? Quelle idée a eue ce jeune homme d'accepter l'invitation d'Agathe au milieu de l'hiver. Il doit être bien laid ou bien malade. Ou amoureux de toi.

ÉLÉONORE

Je ne le connais pas.

SÉBASTIEN

Il a pu te voir à ton mariage, ou à l'enterrement d'Ophélie. La voici d'ailleurs.

Entre Ophélie, en robe blanche et chantonnant.

OPHÉLIE

Je voudrais aller me promener, je voudrais voir des gens. Je voudrais saluer mes parents. Je voudrais avoir des robes sur mesure.

Elle sort par l'autre porte. Le frère et la sœur soupirent.

SÉBASTIEN

Quel destin! Tu te rappelles quand on a su... ce fou rire que j'avais...

ÉLÉONORE

Pas moi. Pauvre Hugo, il était gêné...

SÉBASTIEN

C'est là que j'ai commencé à l'estimer. Séquestrer une femme, faire croire à sa mort pour en épouser une seconde, c'est assez extraordinaire. Il faut avoir des sentiments. Ah! si j'avais eu envers les femmes le tiers de ces sentiments! Mais moi, j'ai toujours été séquestré moi-même. Séquestré, nourri, blanchi. Le coq en pâte. Sébastien von Milhem.

ÉLÉONORE

Ne t'abîme pas en de tristes réflexions.

SÉBASTIEN

Je sais bien que je t'énerve, ma chérie, mais

je n'y peux rien. Malgré le violent abrutissement qui règne ici, je me sens l'esprit léger, sentencieux, discoureur comme un poisson. Et plus ça va, plus ça augmente. Je finirai fou comme l'oncle Jan.

ÉLÉONORE, *violemment.*

Ne parle pas de lui.

SÉBASTIEN

Je ne te comprends pas. Il y a tellement de gens qui se disent un peu fous, et avec une telle satisfaction, un tel soulagement. Nous le sommes sûrement un peu pour de bon... profitons-en.

ÉLÉONORE

Comment? Comment en profiter?

SÉBASTIEN, *déconcerté.*

Mais je ne sais pas... pour le rester... sans doute.

Rentre Hugo habillé en gentilhomme, Agathe le précède.

AGATHE

Avant que retentisse la cloche du déjeuner, il faut que nous tenions un conseil de famille. Si Frédéric Falsen nous rend visite, il serait bon qu'il remporte un souvenir décent de notre

maison. Et qu'il ne découvre pas notre honteux secret...

HUGO, grommelant.

Honteux... Honteux, c'est vite dit.

AGATHE

La bigamie est chose honteuse. Notre pauvre mère vous l'avait assez dit. N'est-ce pas, mère?

Elle se tourne vers un fauteuil où gît une chose informe vêtue d'un bonnet. Il serait bon qu'on ne la découvre pas avant la phrase d'Agathe.

HUGO

Laisse notre mère tranquille.

SÉBASTIEN

De toute manière, cela ne risque guère de la déranger. Il y a quatre ans qu'elle n'entend plus et voit à peine. Vous ne vous en souvenez que pour vos scènes.

ÉLÉONORE, distraite.

Comment est-il ce Frédéric?

SÉBASTIEN

Tu veux dire physiquement?

HUGO

C'est un petit jeune homme. Il doit jouer aux cartes et courir les femmes.

ÉLÉONORE

C'est bien dommage qu'il faille cacher Ophélie. Ça l'aurait distraite.

HUGO, furieux.

Il n'est pas question qu'Ophélie...

SÉBASTIEN

Vous avez encore des réflexes bien maritaux. Vous avez convié toute la Suède à l'enterrement d'Ophélie. Tout ceci afin d'épouser ma sœur. Considérez-vous comme veuf et remarié.

ÉLÉONORE

Mais c'est ainsi qu'il se considère.

Elle prend le bras libre d'Hugo : il la serre contre lui avec un rire satisfait.

AGATHE

Bon. Au reste nous avons tous pardonné à Hugo cette... incartade. Maintenant, il faut bien penser qu'Ophélie va être excédée de se voir à nouveau enfermée dans son appartement.

ÉLÉONORE

Combien de temps va rester ce Frédéric?

HUGO

Pas longtemps. Les neiges vont commencer dans trois semaines. Il faudra bien qu'il parte à la première chute.

AGATHE

Mon cher Hugo, c'est à vous d'expliquer les choses à Ophélie.

HUGO

Elle ne m'écoute plus.

SÉBASTIEN

Mettez-vous à sa place.

ÉLÉONORE, lasse.

Je lui parlerai s'il le faut.

Pendant ce temps, Ophélie est rentrée dans la salle. Elle les écoute avec attention.

OPHÉLIE

Comment est-il ce Frédéric?

Ils sursautent et se retournent vers elle.

AGATHE

Ennuyeux et laid, ma petite. C'est pourquoi il vaudrait mieux que vous ne le vissiez point...

OPHÉLIE

J'ai connu un Frédéric Falsen à Stockholm... Est-ce le même? Nous jouions ensemble au Parc, il était beau, il voulait m'épouser plus tard. (*Un temps. Ils la regardent.*) ... Plus tard, j'ai épousé Hugo... Le vilain Hugo, le méchant Hugo...

Elle sort en chantonnant la dernière phrase. Ils se regardent en silence.

SÉBASTIEN

Je ne connais rien de pire que les femmes enfants.

AGATHE

Il faut dire que cette pauvre Ophélie devient étrange...

Ophélie repasse la tête par la porte.

OPHÉLIE

Si c'est mon Frédéric, je lui dirai tout. Et il m'épousera et nous habiterons ici avec vous. Ce sera bien fait pour Hugo.

Elle disparaît.

AGATHE

Elle le ferait... Je vais dire au vieux Gunther de la mener à sa chambre et de lui porter ses repas, comme l'hiver dernier.

Apparaît Gunther, vieux serviteur de la famille.

GUNTHER

Madame la comtesse, il y a là un jeune homme, Frédéric Falsen...

Frédéric Falsen est dans la porte déjà, jeune et fort beau. Il s'arrête et regarde Éléonore, comme ébloui.

AGATHE, devant le costume de Frédéric.

Ah!... Ah non!...

Elle sort. Frédéric reste stupéfait.

FRÉDÉRIC

Je... Je m'excuse. Que se passe-t-il?

SÉBASTIEN

Votre costume!

FRÉDÉRIC

Mon... mon costume? (*Il s'inspecte.*) Je ne vois pas, il vient de chez Pyle (*Il rit.*) et il n'a jamais fait peur jusqu'ici.

SÉBASTIEN

Vous trouvez ça joli, vous? ces pantalons

étriqués, ces ridicules petits revers là et là. Hein?

FRÉDÉRIC

Mon Dieu, comparé à votre jabot, évidemment...

SÉBASTIEN

Eh bien voilà. Vous avez raison. Mon jabot est plus joli que votre cravate de Pyle. Comment va-t-il ce vieux Pyle? Je lui devais cinq cent mille francs, il y a deux ans. Maintenant aussi d'ailleurs. Quand on dit que tout augmente...

HUGO

Un instant de silence, par pitié, Sébastien. Monsieur, je suis Hugo Falsen, votre cousin. Voici ma femme Eléonore et son frère Sébastien.

Frédéric s'incline.

HUGO

Quant à la jeune femme qui vient de sortir, c'est ma sœur, Agathe. C'est elle qui correspond avec votre famille. C'est une jeune femme nerveuse...

SÉBASTIEN

Oh! combien...

HUGO, continuant.

Nerveuse, qui s'est entichée de l'ancien temps. Pour ne pas la contrarier et surtout pour qu'elle me fiche la paix, vu qu'elle possède les deux tiers du domaine, nous nous habillons en costumes d'époque. C'est tout. Vous serez assez aimable d'emprunter quelques colifichets de style à Sébastien,, car vous nageriez dans les miens. Voilà. Sur ce, j'ai du travail. (*Il sort et rentre aussitôt.*) Je vous remercie de votre visite, monsieur.

Frédéric reste ahuri. Sébastien le contemple et jette un coup d'œil à Éléonore qui semble un peu réveillée.

FRÉDÉRIC

Vous pouvez croire, madame, que si j'avais pensé donner un tel choc à votre, euh!... belle-sœur, j'aurais voyagé en costume d'époque, quitte à scandaliser les wagons-lits...

SÉBASTIEN

Les wagons-lits... ça existe encore? Quelle merveille!

FRÉDÉRIC, souriant.

J'en sors. Ils n'ont pas changé, je pense, depuis, euh...

SÉBASTIEN, martyr.

Cinq ans, monsieur.

FRÉDÉRIC

Il y a toujours des compartiments marron, une petite échelle...

SÉBASTIEN

Une échelle, pouah! je ne voyageais qu'en première, monsieur, c'est ce qui m'a perdu d'ailleurs, entre autres.

FRÉDÉRIC

Ah bon! (*Un silence.*) Ce château est très beau, madame.

ÉLÉONORE, doucement.

Vous vous nommez Frédéric, cousin?

Derrière son dos. Sébastien lève les bras au ciel.

FRÉDÉRIC

Oui. Et vous Eléonore.

Ils se fixent. Silence.

SÉBASTIEN

Oui. Et moi, Sébastien. C'est épatant, on est à égalité.

ÉLÉONORE

Ne prêtez pas trop attention à mon frère, il

est un peu bizarre, extrêmement bavard, voire inopportun.

SÉBASTIEN

En revanche, prêtez attention à ma sœur. Elle est jeune, belle, isolée, relativement drôle et...

FRÉDÉRIC

Je crois que vos conseils seront superflus, monsieur.

SÉBASTIEN

Vous verrez. Eléonore, tu devrais montrer sa chambre à ton cousin. Il faut que je veille à tout décidément ici. Moi, le parasite, je suis la clef de voûte de cette cathédrale qu'est la famille Falsen.

ÉLÉONORE, à Frédéric.

Vous me suivez?

FRÉDÉRIC, souriant.

Partout.

SÉBASTIEN

Voilà du tac au tac, cousin Frédéric. J'aime cette rapidité chez les jeunes gens...

Ils sont sortis. Sébastien continue.

SÉBASTIEN

Et voilà, je parle seul une fois de plus. (*Il se tourne vers le fauteuil.*) Il est vrai que vous êtes là, grand-mère par alliance. J'ai un faible pour vous, le savez-vous? Vous vous taisez, vous ne comprenez pas. Nous aurions vécu heureux ensemble. Hélas! je vous ai connue trop tard. (*Il s'assoit à ses pieds.*) Savez-vous que vous êtes divine? Même pas un tricot, même pas une de ces affreuses occupations qui nous arrachent les femmes. Le tricot et le goût du mariage m'ont fait perdre toutes mes amies, grand-mère chérie, n'est-ce pas triste?...

Il lui caresse les cheveux. Rentre Hugo.

HUGO

Où est-il celui-là? On lui apporte ses bagages. Dans quelle chambre Eléonore l'installe-t-elle?

SÉBASTIEN

Je l'ignore.

HUGO, accablé.

Vous avez vu sa tête, et son sourire... Qu'est-ce qu'ils ont tous à minauder en ce moment?

SÉBASTIEN, gracieux.

Vous trouvez que je minaude aussi?

HUGO

Vous non. Vous grincez. Pourquoi avez-vous l'air si content? Ça vous amuse, vous, ces petits cousins qui débarquent chaque hiver et nous encombrent? Tout cela au nom de la fameuse hospitalité des Falsen!

SÉBASTIEN

Je les trouve assez distrayants.

HUGO

Je sais. Ça vous amuse même rudement. Si vous n'aviez pas engrossé toutes les femmes de chambre, je me demanderais... mais non, ça vous amuse, simplement. Eléonore et vous passez l'hiver à ricaner dans leur dos, à jouer un jeu que je ne comprends pas. Quel plaisir prenez-vous à vous moquer d'un autre homme?

SÉBASTIEN

Le plaisir le plus bas, Hugo, donc un des plus profonds.

HUGO

Vous aimez bien les phrases, hein?

SÉBASTIEN

C'est tout ce qui me reste, mon cher. L'intelligence est devenue une chose terrible, à notre époque. Elle vous tourmente vous-même,

elle irrite les autres, elle ne convainc ni eux ni vous...

HUGO

Vous philosophez une fois de plus. Vous feriez mieux de vous occuper de ces bagages.

SÉBASTIEN

J'y vais. J'adore me rendre utile.

(Un noir.)

Éléonore rentre dans la pièce — la même — en amazone. Elle s'affale sur le sofa. Frédéric la suit à deux pas. Ils rient tous deux.

ÉLÉONORE

Finissez votre histoire, Frédéric, maintenant que nous sommes seuls.

FRÉDÉRIC

Eh bien voilà. Le mari était naturellement furieux. Il est venu jusqu'à Stockholm en avion, il arrive à dix heures à l'hôtel, entre dans la chambre comme un taureau, bref le scandale. Il voulait me provoquer en duel... en 1958...

ÉLÉONORE

Qu'avez-vous fait?

FRÉDÉRIC, insouciant.

Je l'ai pris au collet, je l'ai un peu secoué et

je lui ai rendu sa femme qui d'ailleurs devenait fatigante...

ÉLÉONORE

Vous ne l'aimiez donc pas?

FRÉDÉRIC

On ne peut pas aimer chaque fois, n'est-ce pas?

ÉLÉONORE

C'est vrai.

FRÉDÉRIC

La passion, je sais bien que c'est beau mais je suppose que j'attendais la bonne occasion.

ÉLÉONORE

Vous avez de la chance. Personnellement j'ai eu le cœur brisé dix fois, non, douze.

FRÉDÉRIC

Douze?

ÉLÉONORE

Eh oui : douze. Qu'y a-t-il là de si étonnant? N'aï-je pas un physique à passion?

FRÉDÉRIC

Que vous en ayez suscité cent, je le comprendrais.

ÉLÉONORE

Mais... vous êtes bien aimable.

FRÉDÉRIC

Maintenant je vais vous donner ce que j'ai abattu derrière la colline. Regardez.

ÉLÉONORE

Une sarcelle bleue... C'est aussi rare qu'un visiteur... Qu'elle est douce. Regardez, ses plumes sont légères et transparentes. Elle est tiède encore.

FRÉDÉRIC

Elle est aussi douce que vous semblez dure, aussi transparente que vous restez obscure. Aussi tiède que vous êtes glaciale, ou brûlante, j'ignore.

ÉLÉONORE

Vous parlez bien. J'oubliais que les jeunes gens parlent bien à la ville. Toutes ces merveilleuses comparaisons, sur le corps de cette malheureuse sarcelle. N'avez-vous pas honte de me faire la cour sur le dos de vos victimes?

Il tend la main vers elle, impulsivement. Elle le regarde, éclate de rire.

ÉLÉONORE

Nous badinons, je crois.

Il rit aussi. Il doit être gai et charmant.

FRÉDÉRIC

Je badine encore. Sérieusement, Eléonore, sérieusement croyez-moi un instant...

ÉLÉONORE

Oui, oui, vous me désirez sérieusement. C'est une des rares choses sérieuses, chez les jeunes hommes riches.

FRÉDÉRIC

Que voulez-vous de moi? Oui, je sais, rien. Mais je suis : rien. Je veux dire : si vous me laissez une chance de vous plaire, laquelle est-elle? Dois-je être amoureux, ou pas? Il y a des moments où vous riez tellement comme moi... je crois, j'ai l'impression de vous retrouver.

ÉLÉONORE

Je ne sais pas; pourquoi pas? Comprenez-moi. Vous êtes une telle occasion, Frédéric. Ce château triste, cette jeune femme qui s'y ennuie (je parle de moi) et ce jeune visiteur... Mais je n'aime pas les occasions. Pas tellement. Et puis si vous me brisiez le cœur, une treizième fois...

Elle rit.

FRÉDÉRIC

Aimez-moi un peu.

ÉLÉONORE

Tromper Hugo... Je ne tromperais que vous.

FRÉDÉRIC

Je n'en suis pas si sûr.

Ils se regardent et éclatent de rire. Rentre Sébastien, un lapin mort à la main.

SÉBASTIEN

Un lapin, un malheureux lapin! Voici ma chasse. J'aurais pu tuer le même près de Paris. Ah! pourquoi n'y suis-je pas resté?

ÉLÉONORE

Tu aurais été obligé de le manger. Pour te nourrir.

SÉBASTIEN

C'est vrai. Mais à Paris, le lapin cuit est excellent. Ici, il est simplement infâme. Frédéric, auriez-vous tué une sarcelle? Eléonore va vous égorger. C'est son oiseau préféré.

Frédéric regarde Éléonore. Elle caresse la sarcelle et lève un instant les yeux sur lui.

FRÉDÉRIC

Que je suis maladroit. Que je suis heureux. Vous ne m'avez rien dit.

AGATHE, rentrant.

La chasse est donc finie?

ÉLÉONORE

Nous rentrons à l'instant. Hugo n'est pas là?

AGATHE

Il surveille le dépiquage. N'avez-vous pas aperçu, au cours de vos chevauchées, une étrange machine qui plie le blé comme le linge...? Nos manants deviennent bien ingénieux. Tout cela ne me dit rien qui vaille. Frédéric, faisons-nous notre piquet après dîner? Depuis quinze jours que vous êtes là, vous ne m'avez battue qu'une fois, votre sang doit bouillir.

FRÉDÉRIC

Il bout.

AGATHE

Vous ai-je parlé de notre ancêtre commun Richard Falsen, et de sa partie de piquet à la bataille d'Enongen?

FRÉDÉRIC

Je ne me rappelle pas...

SÉBASTIEN

Vous la lui racontez tous les soirs depuis son arrivée.

AGATHE

Vous me surprenez, Sébastien. Je ne suis pas de ces femmes qui se répètent.

FRÉDÉRIC

A propos... Quelle est cette charmante jeune femme blonde que je croise tout le temps dans les couloirs. Elle est ravissante et un peu bizarre. Est-ce une camériste?

SÉBASTIEN, intéressé.

Une grande blonde? avec un œil marron et l'autre bleu? C'est Frieda.

FRÉDÉRIC

Non. Elle est mince et ses yeux se ressemblent beaucoup.

SÉBASTIEN

Alors c'est Viena. Mais vous n'êtes pas difficile pour les femmes. Pardon, Eléonore.

AGATHE

Qu'est-ce que...?

FRÉDÉRIC, précipitamment.

Non, non, elle est ravissante. Elle m'appelle « cousin » et m'a embrassé la joue.

Un instant de silence consterné.

AGATHE

Où l'avez-vous vue? Quand?

FRÉDÉRIC

Mais je ne sais pas... Je la rencontre partout.

AGATHE

Je... C'est trop fort... N'y prêtez pas attention.

FRÉDÉRIC, vers Éléonore.

Je n'en ai pas envie.

AGATHE

C'est une lointaine cousine, une malheureuse. Elle a perdu récemment son mari et...

SÉBASTIEN

C'est la meilleure...

AGATHE, furieuse.

Je vous en prie. (*A Frédéric.*) Elle a en

même temps perdu l'esprit. Elle dit n'importe quoi.

FRÉDÉRIC

C'est ce qu'il m'a semblé. Mais elle est très charmante.

Hugo rentre. Il a l'air de mauvaise humeur.

HUGO

Vous avez bien chassé? Je vous serais reconnaissant de ne pas galoper dans mes fourrages.

ÉLÉONORE

Mon cheval s'est emballé.

FRÉDÉRIC

Nous avons eu très peur.

HUGO

Il y a eu un moment où vous saviez tenir vos chevaux. Tout au moins vous.

Il parle à Éléonore.

AGATHE

Insinueriez-vous que notre hôte soit mauvais cavalier? Mon frère, dois-je vous rappeler que les règles les plus élémentaires de l'hospitalité...

HUGO

Ne me rappelez rien. Et ne m'énervez pas. J'en ai par-dessus la tête du XVIIIe siècle, de m'habiller en clown et de cacher ma jeep.

AGATHE

Hugo....

HUGO

Parfaitement. Si vous n'aviez pas les trois quarts du domaine, nous n'en serions pas là.

AGATHE

Vous vous promèneriez avec cette « jipe » sans doute?

HUGO

Oui. Et je déjeunerai un jour ou l'autre en complet veston. Vous m'entendez en complet veston.

Il sort en claquant la porte.

SÉBASTIEN

Moi, je ne comprends pas... Je me suis tout à fait habitué à ces petites tenues...

Il fait trois pas de menuet.

AGATHE

Je prendrai ce repas dans mon appartement.

Mais moi vivante, les coutumes et l'honneur des Falsen resteront saufs.

Elle sort. Sébastien se met à rire.

SÉBASTIEN

Vous allez finir par déjeuner tous les deux. Moi, je vais déjeuner avec Ophélie.

ÉLÉONORE

Qu'as-tu encore inventé?

SÉBASTIEN

Rien de très nouveau... (*Il éclate de rire et, avant de sortir, se retourne vers Frédéric.*) Vous savez, Frédéric, il va bientôt neiger.

Il sort.

FRÉDÉRIC

Quelle est cette obsession de la neige?

ÉLÉONORE

Il commence à neiger ici un beau jour et cela ne cesse pas durant quatre mois. Nous sommes coupés du monde extérieur, et bien que le changement ne soit pas grand, c'est angoissant.

FRÉDÉRIC

J'adorerai être bloqué dans la neige à vos côtés.

ÉLÉONORE

Vous avez tort.

FRÉDÉRIC

Ça m'est égal.

ÉLÉONORE

Ah! ne dites pas de sottises, voulez-vous! Il y a des moments dans la vie — rares, je vous le concède — où il faut avoir raison. C'en est un.

Elle fait trois pas dans la pièce.

ÉLÉONORE

Mon cher Frédéric, ne vous montez pas la tête. Je peux avoir une passade pour vous, un jour de pluie, pas plus. Je n'ai de ma vie éprouvé le moindre sentiment passionné pour qui que ce soit, et j'en suis ravie : j'ai horreur des débordements. Mon frère me plaît et m'amuse, j'aime bien Hugo. C'est tout. La chose qui m'intéresse le plus dans la journée est mon maquillage : j'y passe une heure. J'ai eu quinze liaisons avant d'épouser Hugo, elles m'ont distraite et excédée, dans l'ordre. Tenez-vous-le pour dit.

FRÉDÉRIC

Et vos douze... passions...?

ÉLÉONORE

Rien du tout. Je mens aussi. Soyez gai, aimable et joli garçon. Et méfiez-vous de la neige.

(Un noir.)

Sébastien et Ophélie sont assis devant le feu, ils jouent aux cartes.

SÉBASTIEN

Ce qu'on est tranquille. Quelle bénédiction, cette chasse, pour tout le monde. J'ai horreur de ça.

OPHÉLIE

De la chasse? Pique, Sébastien, non, carreau, non, trèfle.

On la voit tirer des cartes de ses manches.

SÉBASTIEN

Ne te trompe pas, ça me renseigne sur ton jeu. Déjà que je le vois quand tu te penches... (*Un temps.*) Oui, la chasse.

OPHÉLIE

Quelle chasse?

SÉBASTIEN

La chasse aux perdrix, la chasse à l'argent, la

chasse aux femmes. Ça occupe tout le monde, sauf moi.

OPHÉLIE

Moi, je trouve ça très méchant de tuer des bêtes. Je l'ai dit à Frédéric.

SÉBASTIEN

Tu le vois souvent?

OPHÉLIE

Quand il passe dans les couloirs. C'est difficile. Une fois j'ai confondu son pas avec celui d'Hugo. Et il a failli m'attraper.

SÉBASTIEN

Qui?

OPHÉLIE

Hugo. Il m'aurait remis dans ma chambre.

SÉBASTIEN

Ils n'ont pourtant pas le même pas.

OPHÉLIE

Non. Mais Hugo marchait sur la pointe des pieds.

SÉBASTIEN

Sur la pointe des pieds? Pourquoi?

OPHÉLIE

Il triche.

Un silence.

SÉBASTIEN

Alors Hugo marchait sur la pointe des pieds... tiens... tiens... (*Un temps.*) Je dirais même tiens... tiens... tiens...

OPHÉLIE

Sébastien, tu joues? (*Il ne répond pas, perdu dans ses pensées Elle reprend d'un ton geignard :*) Sébastien?

SÉBASTIEN

Oui?

OPHÉLIE

Pourquoi tu t'occupes de moi? Tu ne t'occupais pas de moi avant. Et tu me vouvoyais.

SÉBASTIEN

Il ne faut jamais demander ça à un hommé. Si tu veux tout savoir, c'est Frédéric qui m'y a fait penser.

OPHÉLIE

Frédéric?

SÉBASTIEN

Oui, il a dit que tu étais ravissante.

OPHÉLIE

Lui aussi il est ravissant.

SÉBASTIEN

N'y pense plus. Tiens, tu as perdu.

OPHÉLIE

Non, c'est toi, regarde.

SÉBASTIEN

Si tu le pouvais, je dirais que tu triches... Attention, les voilà... A tout à l'heure, je te porterai du gâteau.

OPHÉLIE

Un petit morceau. Je grossis.

Elle disparaît. Entrent Hugo, Frédéric, Éléonore et Agathe.

ÉLÉONORE

Tu joues aux cartes tout seul?

SÉBASTIEN

Avec qui veux-tu que je joue?

FRÉDÉRIC

Vous auriez dû venir. On s'est promené dans

des champs superbes, gris et noirs. Hugo m'a montré ses terres, enfin une partie. Agathe a découvert un arbre qu'avait planté le général Falsen.

SÉBASTIEN

Et Eléonore... Qu'a-t-elle découvert?

ÉLÉONORE

Que j'aimerais assez me promener.

Sébastien et elle se regardent.

HUGO

Je vais me changer. Eléonore, viens. Tu m'aideras à tirer mes bottes.

Ils sortent suivis d'Agathe. Frédéric se dirige vers la porte.

SÉBASTIEN

Frédéric. (*Frédéric se retourne. Il a l'air triste.*) Vous savez, pour la neige, c'est vrai. Elle va tomber d'ici deux jours. Quelquefois la première chute est bonne. On ne peut plus partir d'ici pendant quatre mois. Tout est blanc et l'on est prisonnier. Et ce n'est pas drôle.

FRÉDÉRIC, lentement.

Je le sais.

SÉBASTIEN

Ça vous laissera peu d'occasions de rire.

FRÉDÉRIC

Je n'ai pas envie de rire.

SÉBASTIEN

Eléonore...

FRÉDÉRIC

Je sais. Elle ne m'aime pas. Elle sera peut-être à moi quand même. Et je vais souffrir.

SÉBASTIEN

Souffrir... quelle jolie idée... Mais, mon cher Frédéric, je pensais que vous faisiez partie d'une certaine jeunesse suédoise très saine où l'on buvait du lait ou du schnaps et où l'on troussait les filles sans que cela porte à conséquence. Je n'ai pas été au cinéma depuis longtemps, hélas! malgré mes efforts pour qu'Hugo se décide à l'acquisition d'un... heu... appareil de projection, mais cela se passait ainsi sur l'écran, dans une grande gaieté des sens.

FRÉDÉRIC

Je ne crois pas que cela puisse se passer ainsi.

SÉBASTIEN

Avec Eléonore, n'est-ce pas? (*Changeant de*

ton.) Voudriez-vous insinuer que la sensualité de ma sœur est plus complexe, voire perverse? Ah mais! je vous ferais rentrer ces mots dans la gorge, foi de von Milhem...

FRÉDÉRIC, las.

Il ne s'agit pas de ça. Je sais que ça tourne mal et je vais souffrir.

SÉBASTIEN

Vous êtes bien renseigné.

FRÉDÉRIC

Oui, par elle-même. Et par moi. Je souffre déjà un peu.

SÉBASTIEN

Parce qu'elle lui enlève ses bottes?

FRÉDÉRIC

Par exemple.

SÉBASTIEN

Elle n'enlève pas les vôtres, bien sûr...

Frédéric fait un pas vers lui.

FRÉDÉRIC

Qu'est-ce que tout cela peut vous faire? Ça

doit vous distraire. Vous n'avez pas une telle amitié pour Hugo.

SÉBASTIEN

Je n'aime pas être distrait. D'ailleurs, j'aime bien Hugo.

FRÉDÉRIC

L'idée de ma souffrance à venir vous dérange-t-elle à ce point?

SÉBASTIEN

Pas le moins du monde. C'est très bon pour les jeunes gens. Moi-même à votre âge... (*Il s'arrête.*) D'ailleurs, non, je n'ai jamais beaucoup souffert par les femmes. Mais, j'ai entendu dire que c'était très bon.

FRÉDÉRIC, éclatant.

Je la veux, il me la faut. Vous comprenez : il me la faut.

SÉBASTIEN

Voulez-vous que je lui fasse la commission?

FRÉDÉRIC

Elle est faite. Et je vais la refaire.

Éléonore rentre.

SÉBASTIEN

Alors je vous laisse.

Il sort.

FRÉDÉRIC

Eléonore. C'est fini, je n'en peux plus.

ÉLÉONORE

Et de quoi?

FRÉDÉRIC

D'attendre. De vous attendre. Vous jouez, je joue, nous jouons. Bien. Mais, c'est trop long.

ÉLÉONORE

Vous êtes étonnant. Vous jouez, nous jouons, le jeu est trop long, etc. A la suite de quoi je tombe dans vos bras? C'est ça? A quoi riment ces discours?

FRÉDÉRIC

Je vous plais?

ÉLÉONORE

Oui.

FRÉDÉRIC

Vous me plaisez.

ÉLÉONORE

Je suppose.

FRÉDÉRIC

Vous ne m'avez pas découragé, vous... et... Eléonore, vous avez raison, ça ne veut rien dire, mais je t'aime.

Il s'assied dans un fauteuil, la tête dans les mains. Elle sourit un peu, va vers lui et, lui relevant la tête, l'embrasse.

ÉLÉONORE

Je te retrouverai ici à deux heures cette nuit. Mais je ne t'aime pas. Ces brûlantes amours me glacent. A deux heures.

Elle sort.

(Un noir.)

La même salle, dans l'ombre. Deux heures sonnent. Ophélie, assise près d'une bougie, fait des réussites. Rentre Frédéric sur la pointe des pieds. Il sursaute.

FRÉDÉRIC

Qu'est-ce que vous faites ici?

OPHÉLIE

J'attends Sébastien. Il veut faire une partie de piquet avec moi.

FRÉDÉRIC

A cette heure-ci? Il est fou. Vous êtes sûre?

OPHÉLIE

Il me l'a dit. Maintenant ce que les hommes disent...

Elle a un geste désabusé.

FRÉDÉRIC

Vous devriez aller vous coucher. Sébastien ne va plus venir. Il est deux heures.

OPHÉLIE

C'est ce qu'il m'a dit. Deux heures. Vous n'avez qu'à jouer avec moi, si vous voulez, jusqu'à ce qu'il arrive.

FRÉDÉRIC

Je ne suis pas venu pour jouer aux cartes.

Il marche nerveusement.

OPHÉLIE

Vous avez tort, c'est amusant le piquet.

FRÉDÉRIC, violent.

Je me moque du piquet. Ecoutez, mademoiselle, je n'ai jamais dit ça à une femme, mais ça vous ennuierait d'aller jouer ailleurs? Je vous enverrai Sébastien, s'il vient.

OPHÉLIE

Pauvre Sébastien... Vous ne lui direz pas?

FRÉDÉRIC, excédé.

Quoi?

OPHÉLIE, mâtine.

Eh bien, s'il perd tout le temps, c'est parce que je triche.... Je me sers d'un autre jeu...

Elle rit.

FRÉDÉRIC

Je vous en supplie, allez jouer ailleurs.

OPHÉLIE

Ah non! Je passe mon temps à me perdre dans ces couloirs et après je ne retrouverai plus Sébastien ..

Sébastien rentre.

SÉBASTIEN, calme.

Tiens... Comment allons-nous faire? C'est très difficile, le piquet à trois.

FRÉDÉRIC

Ecoutez, Sébastien...

Éléonore rentre à son tour, très élégante, en robe de chambre.

ÉLÉONORE

Mais c'est une réunion! Cher Frédéric, moi qui croyais vous trouver seul.

SÉBASTIEN

Je suis navré. Je devais finir ce piquet avec Ophélie.

ÉLÉONORE

Est-ce que quelqu'un a pensé à ranger mère?

Elle se tourne vers le fauteuil — vide.

SÉBASTIEN

Tu t'es levée pour venir ranger ta belle-mère? C'est très gentil.

ÉLÉONORE

J'avais rendez-vous avec Monsieur. Voulez-vous continuer votre piquet ici ou dans la chambre d'Ophélie?

Elle et Sébastien se regardent.

SÉBASTIEN

De toute façon, ces grandes pièces sont bien inconfortables. Venez, douce Ophélie, venez tricher ailleurs. (*A Frédéric.*) Faites un beau rêve!

Ils sortent. Frédéric un peu déconcerté va vers Éléonore et la prend dans ses bras.

FRÉDÉRIC

Ne craignez-vous pas que Sébastien...

ÉLÉONORE

Je crains tout de Sébastien...

FRÉDÉRIC

Vous pensez qu'il dirait...

ÉLÉONORE

... Tout ce qui lui passe par la tête. Mais la vérité lui passe rarement par la tête.

FRÉDÉRIC

Quelle étrange maison... Il fait si noir ici. Que c'était long, Eléonore, que c'était long... Il y a eu minuit et une heure et une heure et demie. De quoi mourir... Toujours le temps entre soi et ce qu'on veut.

ÉLÉONORE

Avant ce n'est pas grave. Ce qu'il y a de terrible c'est le temps après. Entre soi et ce qu'on a voulu. Ça ne pardonne pas.

FRÉDÉRIC

Qu'as-tu voulu?

ÉLÉONORE

Pourquoi? Je ne l'ai jamais su. Mais j'ai toujours voulu quelque chose.

FRÉDÉRIC, l'embrasse.

Et ce n'était pas moi? Ce ne sera pas moi?

ÉLÉONORE

Non, ce ne sera pas toi, pas toi...

Elle l'emmène.

ACTE II

Même décor. En scène Éléonore et Sébastien. Allongés devant le feu.

SÉBASTIEN

Tu rêves?

ÉLÉONORE

Non.

SÉBASTIEN

On pourrait le croire. Alors, tu ne me racontes rien?

ÉLÉONORE, bâillant.

A quel sujet?

SÉBASTIEN

Disons au sujet de l'origine de ces bâille-

ments. Ce petit Frédéric est-il une bonne affaire, comme on disait si gaiement à Paris?

ÉLÉONORE

Oh! tu sais... Oui, d'une certaine manière, dans le style chiot, et encore...

Elle bâille.

SÉBASTIEN

Est-il attendrissant?

ÉLÉONORE

Assez, oui. Et très beau, ça je dois le reconnaître, il est remarquablement bien fait.

SÉBASTIEN

C'est déjà ça. Quoique à mon sens, pour un homme... Comme disait Talleyrand, « la beauté fait gagner quinze jours ».

ÉLÉONORE

Comme au bout de quinze jours un homme me fatigue, je gagne du temps.

SÉBASTIEN

C'est juste. Affligeant, mais juste. En attendant, je commence à m'occuper d'Hugo. Il se doute de quelque chose, je crois, et je l'encourage vivement dans cette voie.

ÉLÉONORE

Attends un peu. Tu es toujours trop pressé.

SÉBASTIEN

Tu sais bien que c'est ma distraction favorite. Et puis quoi? Tu as assez roucoulé, il me semble?

ÉLÉONORE

Serais-tu jaloux?

SÉBASTIEN

Depuis toujours, voyons, tu le sais bien. Nous aurions figuré avec grâce, mais sans leur entrain, hélas! chez les Atrides.

Un silence. Éléonore marche de long en large.

ÉLÉONORE

Ne commence pas tout de suite à effrayer Frédéric. Ni à exciter Hugo, tu veux?

Un silence.

SÉBASTIEN, souriant.

C'est là ton désir?

ÉLÉONORE

C'est là ma volonté.

SÉBASTIEN

Pour moi, les deux se sont toujours confondus. (*Il fait une révérence.*) Mais ça lui coûtera d'autant plus cher, à ce niais.

Entre Frédéric.

FRÉDÉRIC

J'aurais dû penser que je vous trouverais ici, et ensemble. Comment avez-vous vécu, mon cher, les deux années où vous avez vécu sans Eléonore, lorsqu'elle n'était pas née?

SÉBASTIEN

J'ai tellement braillé, mon cher, que mon père s'est décidé. Ceci dit, j'ai horreur des scènes de jalousie. Je vous laisse la place.

Il sort.

FRÉDÉRIC, sombre.

Pas un mot... Pas un regard... Depuis deux semaines que nous sommes amants (*Elle lève la main*), c'est le mot, il semble que tous les jours je m'éteigne au chant du coq, et que je disparaisse à vos yeux...

ÉLÉONORE

Je vous retrouve tous les soirs, Frédéric.

FRÉDÉRIC

Oui. Et toutes les nuits vous êtes à moi. Vraiment à moi. Comprenez-vous que ce dédain, cette distraction tout le reste du jour me soient insupportables?

ÉLÉONORE

Mais il y a beaucoup de femmes ainsi, mon cher Frédéric. Les nuits sont faites pour l'amour, et les jours pour la vie quotidienne, les travaux ménagers... Que sais-je?

FRÉDÉRIC

Les travaux ménagers? Vous ne cousez pas, vous ne faites rien...

ÉLÉONORE

Est-ce un reproche? Voudriez-vous que je raccommode subrepticement et amoureusement vos chaussettes tous les jours en cachant vite mes aiguilles à l'entrée d'Hugo?

FRÉDÉRIC

Je n'ai pas dit ça, vous le savez bien. Au fond je me plains d'un vieux mal pour les amants : « l'indifférence ».

ÉLÉONORE, grave.

Mon cher Frédéric, je vais vous dire vraiment

ce que je pense. Quand une femme a un mari qui lui plaît et que par quelque perversion cérébrale elle prend un amant, il faut que ce dernier soit gai, car autrement ce n'est plus le mari qui est ridicule. Vous me suivez?

FRÉDÉRIC

Je vous suis. J'essaie de vous suivre. (*Il réfléchit.*) Dites-moi, Eléonore, avez-vous avec Hugo ces moments, ces... (*Il s'arrête, elle le regarde.*) Eléonore, lui embrassez-vous les mains, après...

ÉLÉONORE

Je vous conseille vivement d'aller faire un tour dehors. L'air froid vous fera du bien. Ah! j'oubliais la neige. Eh bien, restez seul...

Elle sort, Frédéric reste seul, se ronge les ongles et fait deux pas. Rentre Hugo.

HUGO

Eléonore n'est pas là?

FRÉDÉRIC

Non; elle vient de sortir.

HUGO

Ah! je ne l'ai pas vue.

FRÉDÉRIC

Vous auriez dû la croiser.

Un temps.

FRÉDÉRIC

Vous avez une femme charmante, Hugo.

HUGO

Oui, on me l'a dit. Je le savais déjà, d'ailleurs.

FRÉDÉRIC, incapable de s'arrêter.

Très, très charmante, et le comble de la séduction.

HUGO

Vous trouvez?

FRÉDÉRIC

Si Eléonore n'avait pas été votre femme...

HUGO

Là, je vous arrête. Le fait qu'une femme appartienne à un autre n'a jamais retenu personne.

FRÉDÉRIC, rouge.

Alors...

Un temps.

HUGO

Heureusement, Eléonore est Eléonore, et vous êtes Frédéric. Elle ne vous aimerait donc jamais.

FRÉDÉRIC

Et pourquoi?

HUGO, tonnant.

Vous espériez peut-être qu'il en serait autrement?

Il devient menaçant.

FRÉDÉRIC

Non, non. Mais on s'intéresse toujours beaucoup à soi. Et je voulais savoir en quoi je pouvais déplaire à votre épouse. Vous qui la connaissez bien...

HUGO

Vous êtes trop jeune, et trop bien habillé, et trop, euh...

Il fait un geste ondulatoire.

FRÉDÉRIC

Je vois. Mais si vous pensez vraiment que ma présence peut être désagréable à votre femme, je peux partir. Demandez-le-lui.

Il a un petit rire fat.

HUGO

Mais non, mais non, elle s'en moque. D'ailleurs, elle ne vous regarde pas, vous le voyez bien.

Frédéric accuse le coup.

FRÉDÉRIC

Si vous voulez bien m'excuser.

Il sort.

HUGO

Je vous en prie!...

Hugo est assis dans un fauteuil. Par la fenêtre on voit tomber de longs flocons de neige. Ophélie passe la tête. Elle ne voit pas Hugo caché dans son fauteuil et avance dans la salle. Quand elle le voit, il est trop tard.

HUGO

Ah! te voilà! (*Elle a un geste de fuite.*) N'aie pas peur, je ne te remettrai pas dans ta chambre.

OPHÉLIE

Tu le promets?

HUGO

Je te le promets. Viens ici. Non, je t'en prie,

n'aie pas peur. Surtout, n'aie pas peur de moi. Je ne le supporte pas.

Elle s'assoit sur le bras de son fauteuil. Il lui caresse les cheveux. Il a l'air triste.

HUGO, attendri.

Tu es douce. Que tu es blonde. Es-tu très malheureuse, Ophélie?

OPHÉLIE

Malheureuse, pourquoi?

HUGO

Très bien, mais je pense quelquefois... Est-ce que tu m'en veux beaucoup?

OPHÉLIE

Ça oui. Je trouve que tu t'es mal conduit avec moi. D'ailleurs ta mère te l'a dit.

HUGO

Je sais.

OPHÉLIE, lancée.

C'est même très mal élevé. Quand on m'a enterrée, j'étais dans ma chambre à la fenêtre, et j'ai vu passer ma mère derrière mon cercueil, qui pleurait, qui pleurait... Et mon frère.

S'il avait su ça, mon frère, il t'aurait rossé, il est plus fort que toi.

HUGO

Ça m'étonnerait. Non, mais il ne s'agit pas de ça. Tu comprends, si j'ai agi ainsi, c'est que je voulais Eléonore. J'ai toujours été comme ça. Quand je veux quelque chose, si je ne l'ai pas, je meurs...

OPHÉLIE

Là, c'est moi qui suis morte.

Entre Sébastien, l'aîr joyeux.

SÉBASTIEN

Tiens, vous vous connaissez? On ne vous voit jamais ensemble. Bonjour, ma chérie.

Il embrasse Ophélie sur le front.

SÉBASTIEN

Ce temps me met d'une humeur exquise.

HUGO

Ça tombe bien, il y en a pour quatre mois. On peut à peine aller jusqu'aux remises.

SÉBASTIEN

Encore une fois, Hugo, je m'excuse d'abu-

ser ainsi de votre hospitalité, mais les circonstances climatiques m'obligent à le faire.

HUGO

Qu'est-ce qui vous prend?

SÉBASTIEN

Vous savez bien que je vous fais ce petit discours tous les hivers. Ça me donne un sentiment agréable. A chaque chute de neige, je me sens contraint par autre chose que ma paresse à rester ici. Ça me repose. Ça repose ma conscience. Où est Eléonore?

HUGO

Chaque fois que je vous vois, vous me demandez où se trouve Eléonore.

SÉBASTIEN

Et à qui voulez-vous que je le demande?

OPHÉLIE, elle a l'air ravie de retrouver Hugo.

Je l'ai vue dans le couloir avec Frédéric. Il courait en la tirant par la main.

HUGO

Et elle?

OPHÉLIE

Elle courait aussi, mais moins vite. Il court très vite, Frédéric.

SÉBASTIEN

Eh bien, je vais aller demander à Frédéric où est ma sœur.

HUGO

Et dites-lui, à votre sœur, de revenir ici et toujours en courant.

SÉBASTIEN

A vos ordres. Viens, Ophélie.

Ils sortent. Rentre aussitôt Éléonore. Elle va, songeuse, jusqu'au fauteuil d'Hugo et, comme Ophélie, sursaute.

HUGO

Décidément, je fais peur à tout le monde Je suis navré de ne pas être aux champs, mais le temps m'en empêche.

ÉLÉONORE, elle s'assoit sur le bras du fauteuil à son tour.

Qu'as-tu? Pourquoi as-tu l'air furieux et buté?

HUGO

Je ne le sais pas encore.

ÉLÉONORE, tendre, elle pose sa joue sur la sienne.

Hugo... Tu n'as aucune raison d'être furieux. Quoi qu'il arrive, tu n'as aucune raison. Cette maison est triste parfois, et l'on essaie de croire à des choses...

HUGO

Qu'est-ce que ça veut dire?

ÉLÉONORE

Rien. Tu ne comprendrais pas. Je t'ai épousé pour ça. Parce que tu ne comprenais pas. Et que tu ne cherchais pas à comprendre.

HUGO

Il y a une chose que je comprends : ce temps et cette inactivité m'exaspèrent. Et aussi ce gandin.

ÉLÉONORE

Frédéric? Il est bien gentil.

HUGO

Il est niais. Je ne comprends rien de ce qu'il dit. Et il parle tout le temps, et il est folâtre... Entre lui et Sébastien, on ne s'entend plus. Vivement le printemps. Mais qu'est-ce que...

Sébastien et Frédéric rentrent en riant.

FRÉDÉRIC

Sébastien prétend qu'Agathe a fait une petite chapelle dans son cabinet de toilette pour l'âme du général Falsen. Vous saviez ça, Hugo?

HUGO

Non. Vous pourriez aller vérifier.

SÉBASTIEN

J'adore votre sœur, Hugo, mais on ne peut dire qu'elle soit très affriolante. Surtout pour un jeune homme gâté comme Frédéric.

HUGO

Ce n'est pas ce que je voulais dire. Et vous le savez.

SÉBASTIEN

Je suis désolé. A force de plaisanter, on arrive toujours à faire des plaisanteries de mauvais goût.

Frédéric s'est rapproché d'Éléonore, toujours assise sur le fauteuil d'Hugo. Il lui tend la main.

FRÉDÉRIC

Je voudrais vous enlever.

ÉLÉONORE

Pardon?

FRÉDÉRIC

Je voudrais vous enlever pour faire une partie de piquet.

Il rit. Il doit avoir l'air faraud.

ÉLÉONORE

Je me trouve excessivement bien ici.

Elle caresse la tête d'Hugo. Frédéric se détourne. Sébastien lui donne une tape dans le dos

SÉBASTIEN

Allons, mon vieux, venez faire une partie avec votre ami Sébastien. Ophélie nous attend à côté.

FRÉDÉRIC

J'aime mieux rester ici.

SÉBASTIEN

Vous êtes bien libre!

Sébastien sort. Frédéric arpente la pièce sous l'œil d'Hugo et d'Éléonore qui continue à caresser pensivement le gros crâne de son mari.

FRÉDÉRIC

Cette neige ne finira donc jamais!

HUGO

Dans quatre mois. Le temps vous paraît long?

FRÉDÉRIC

Oui et non. D'un certain côté oui...

HUGO

Et de l'autre non. C'est la vie. cher cousin. (*Il éclate de rire et prend la taille d'Eléonore.*) Grâce à Eléonore, le temps ne me semble jamais long. Sauf quand je suis obligé d'aller aux champs. Vous devriez vous marier, de retour à Stockholm.

FRÉDÉRIC, pâle.

Il faudrait que je trouve une femme comme Eléonore.

HUGO

C'est difficile. Si ça vous arrive, prenez-en soin. Rien d'autre n'est vrai : « Etre aimé de quelqu'un qu'on aime. » C'est une bonne vieille vérité.

ÉLÉONORE, tête baissée.

Une de ces bonnes vieilles vérités qui semblent si inoffensives à vingt ans et qui deviennent épouvantables peu à peu au fil des jours...

FRÉDÉRIC

Pourquoi « épouvantables ».

ÉLÉONORE

Parce que ce sont effectivement des vérités. Et que c'est rare.

FRÉDÉRIC

Je suis flatté de me trouver devant l'un de ces cas.

ÉLÉONORE, relevant la tête.

Vous pouvez être flatté.

Un silence. Hugo s'étire et se lève.

HUGO

Je vais essayer de tirer Agathe de sa chambre. Pourquoi boude-t-elle ainsi? On finit par se demander qui est la séques... heu. Quel temps...

Il sort.

FRÉDÉRIC

C'est étrange chez vous, ces subites cruautés. C'est un des rares domaines d'ailleurs où Hugo devienne fin : la cruauté...

ÉLÉONORE

Hugo ne sait rien.

FRÉDÉRIC

Je viens d'en avoir la preuve. Il me croit

niais, et amoureux de vous. Et il a raison, car il est niais de vous aimer. Seulement je le sais. Eléonore, ma chérie, je suis un jeune homme qui vous agace, plus un jeune homme qui vous retrouve la nuit. Tout cela vous est bien égal.

ÉLÉONORE

Ça m'est assez égal, en effet, mais je n'aime pas que tu cherches à me compromettre sans cesse devant Hugo.

FRÉDÉRIC, sarcastique.

Tu as peur?

Un long silence.

ÉLÉONORE

Oui.

SÉBASTIEN, rentrant.

Eléonore, cesse de dire oui à ce jeune homme. Décidément Ophélie triche trop. Je suis obligé de m'en apercevoir. Et elle tire les cartes de sa manche... Où a-t-elle pu lire que ça se faisait?

Éléonore et Frédéric se regardent longuement. Elle lui sourit lentement et il marche vers elle, prend sa main qu'il baise.

ÉLÉONORE

Allons sur la véranda. Vous verrez la neige sur la colline de la Sarcelle.

Il rebaise sa main et ils sortent. L'expression de Sébastien pendant toute la scène doit être comique.

HUGO, rentrant.

Agathe est folle. Où est Eléonore?

SÉBASTIEN

Elle est allée voir « la neige » avec Frédéric. C'est assez original...

Hugo va vers lui et le prend au collet.

HUGO

Imbécile. Croyez-vous que je supporterai une minute qu'elle me trompe? Je le tuerai. Qu'est-ce que vous croyez?

SÉBASTIEN

Que vous déchirez ma cravate Louis XV et que tout ça est bien tragique.

HUGO

J'en ai par-dessus la tête de vos allusions et de vos sourires, à vous et à ce jeune imbécile.

SÉBASTIEN

Frédéric est, effectivement, un jeune imbé-

cile. Mais je n'y suis pour rien, mon cher beau-frère. Il s'imagine plaire à Eléonore, le grand mal... Il y a une espèce d'hommes ainsi, qui ont l'imagination plus débordante que le tempérament.

HUGO

Vous en parlez bien légèrement. Vous avez laissé des souvenirs assez scandaleux à Stockholm et...

SÉBASTIEN

Eh bien... Je n'ai jamais été un fameux lapin, moi, hélas!... Il me fallait toujours vérifier certaines théories, jamais les mêmes, et je devais changer de sujets, c'est tout.

HUGO, ricanant.

Quel genre de théories?

SÉBASTIEN

Pas celles que vous croyez, mon cher. Des théories sur le bonheur, la vie, la connaissance des autres... du sérieux.

HUGO

Ah, ah... et pour laquelle avez-vous opté finalement?

SÉBASTIEN, méprisant.

Mais aucune... Il n'y en a pas une qui se

soit révélée possible. (*En colère.*) Pourriez-vous me dire ce que je ferais ici sans ça... Si j'avais la moindre petite idée de ce que peut signifier mon existence? Ici, à jouer les morts-vivants, avec en plus l'affreux rictus des macchabées... Hein?

HUGO, stupéfait.

Mais mon vieux, je ne vous savais pas si... euh, si mal en point. Occupez-vous des domaines avec moi ..

SÉBASTIEN, souriant.

Je plaisantais, Hugo. Vous me connaissez? J'ai lu un mauvais livre cette nuit, tout triste. Allez donc me chercher Eléonore avant qu'elle sourie trop à ce gandin.

HUGO

S'il la touche, je l'étranglerai...

SÉBASTIEN

C'est que vous le feriez...

Hugo le lâche et part vers la véranda.

SÉBASTIEN

C'est extraordinaire... L'aveuglement des maris est extraordinaire. Et leur force musculaire de même. (*Il se secoue.*) Cet imbécile aurait pu me faire mal. Qu'y puis-je si ma sœur est adultère... N'est-ce pas?

OPHÉLIE, entrée.

Pourquoi es-tu si rouge? As-tu honte?

SÉBASTIEN

La honte me rend blême. Et de quoi aurais-je honte?

OPHÉLIE

D'avoir dit que je trichais.

Elle pleure.

SÉBASTIEN

Oh! Dieu, quelle famille! Non, mon chéri, tu ne trichais pas. Comment tricherais-tu avec ta petite nature si droite, si enfantine...

OPHÉLIE

Tu n'avais qu'à ne pas regarder dans mes manches. (*Elle sanglote.*) Moi, autrement, ça ne m'amuse pas le piquet.

SÉBASTIEN

Ne pleure plus. Je vais t'apprendre un jeu où il faut tricher. Tu entends? « Il faut ». Comme dans la vie, en somme. Disparais, les voici... disparais.

Rentrent Hugo, Éléonore et Frédéric.

SÉBASTIEN

Eh bien, vous les avez retrouvés! Il ne fallait pas vous affoler.

HUGO

Je ne m'affole jamais.

SÉBASTIEN, à Éléonore.

Figure-toi que ton mari, ne te trouvant pas ici, m'a pris par la cravate et secoué comme un... comme un malheureux freluquet, que je suis hélas...

Silence pesant.

SÉBASTIEN

Vous ne me croyez pas? Non mais, c'est vrai. Tenez, Frédéric, tâtez ces biceps. (*Il tend son bras.*) Rien, vous voyez rien. Quelques os, peut-être, un peu de chair, un peu de sang pâlot, un peu de peau pour faire le paquet... C'est tout.

Frédéric ne bouge pas.

SÉBASTIEN

Vous ne voulez pas tâter? Vous préférez les biceps de ma sœur?

HUGO

Qu'avez-vous dit?

SÉBASTIEN

Mon cher, dans ce cas, il n'y a qu'une alternative : ou vous avez entendu et vous me reprenez au collet et vous me resecouez, ou vous n'avez rien entendu, et tout va bien. D'ailleurs je ne me répète jamais.

ÉLÉONORE

Il est bien connu que Sébastien aime jeter de l'huile sur le feu. Surtout quand le feu est imaginaire.

FRÉDÉRIC, doucereux.

Imaginaire?

Hugo le regarde, fait un pas en avant, puis hausse les épaules et sort en claquant la porte.

SÉBASTIEN

Quelle ambiance... Quelle merveilleuse ambiance...

FRÉDÉRIC, léger.

Je crains que bientôt Hugo et moi ne soyons à couteaux tirés.

SÉBASTIEN

Je crains qu'il ne tire son couteau plus vite que vous.

FRÉDÉRIC, à Éléonore.

Ce serait une belle mort.

ÉLÉONORE, excédée.

Ne dites pas de sottises. Et d'ailleurs, vous ne connaissez rien à la mort.

FRÉDÉRIC

Pourquoi dites-vous cela?

ÉLÉONORE

Parce que tu ne connais rien à rien. Tu ne connais rien à la vie d'abord.

SÉBASTIEN

Connaît-il seulement quelque chose à l'amour?

ÉLÉONORE, froidement.

Oui, heureusement; ce serait le comble.

Elle sort. Sébastien éclate de rire.

SÉBASTIEN

Eh bien vous voilà un peu sot, mais bon amant...

FRÉDÉRIC, furieux.

Moins bon que vous, je suppose.

SÉBASTIEN

Nous serions à Stockholm, je pourrais cher-

cher un terrain de comparaison. Mais comprenez qu'ici, entre ma sœur, ma... euh... cousine et Agathe.

FRÉDÉRIC, lent.

Je n'en suis pas si sûr.

SÉBASTIEN, grave.

Je vous interdis, mon cher, d'insinuer quoi que ce soit sur la moralité d'Agathe ou d'Ophélie, d'ailleurs.

FRÉDÉRIC

Je ne parle pas d'elles.

SÉBASTIEN

Et alors? de qui? vous rougissez? Dites-le... (*Il se fait caressant.*) Dites-le, mon cher petit Frédéric, osez le dire ce que vous pensez...

FRÉDÉRIC

Je ne pense rien. Et vous me répugnez...

SÉBASTIEN

Vous me répugnez aussi. La sottise c'est comme les oreilles sales, j'ai horreur de ça.

FRÉDÉRIC

Ce ne sont pas vos oreilles qui me paraissent sales.

SÉBASTIEN

Eh bien tant pis. D'ailleurs vous me fatiguez! Vous êtes jeune, la jeunesse est odieuse en société fermée, et brouillonne et imprudente. Vous paradez, n'est-ce pas, devant Hugo? Vous faites le malin? Eh bien ça va vous passer, mon cher, et vite, très vite.

FRÉDÉRIC

Je me moque d'Hugo. Hugo est un bon lourdaud et je ne crois pas à ses finasseries de paysan matois.

SÉBASTIEN

Vous y croirez. Vous y croirez avant que je ne croie à votre finasserie tout court. Et de plus, Hugo a une chose que vous n'avez pas et moi non plus c'est un homme fort.

FRÉDÉRIC

Un homme fort? Vous voulez parlez musculature?

SÉBASTIEN

Non, non. Hugo fait ce qu'il veut, il a ce qu'il veut et il n'en veut pas plus. Vous avez une meilleure définition de l'homme fort?

FRÉDÉRIC

Ce n'est pas exactement ce que cherchent les femmes.

SÉBASTIEN

Les femmes, peut-être pas, mais ma sœur peut-être bien. A propos, Frédéric, qui vous a donné le tuyau pour Eléonore?

FRÉDÉRIC

Le tuyau? Quel tuyau?

SÉBASTIEN

Allons... un jeune et brillant Suédois ne vient pas s'enterrer dans le château de son cousin si on ne lui a pas vanté les charmes de la cousine? Hein? Qui est-ce? Eric?

FRÉDÉRIC

Si vous voulez tout savoir, j'ai entendu parler de votre sœur par Bjord Elsen. Il a séjourné ici, je crois?

SÉBASTIEN

Oui, il s'en est tiré. Je vous souhaite la même chance.

Il sort, laissant Frédéric étonné. Ophélie rentre et met la main sur l'épaule de Frédéric.

OPHÉLIE

Vous réfléchissez, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC

Oui.

Elle le regarde avec compassion.

FRÉDÉRIC

Qu'y a-t-il? Ce n'est pas si affligeant de réfléchir, vous savez.

Ophélie lève les yeux au ciel et joint les mains.

OPHÉLIE

Mon Dieu, que vous êtes jeune, que vous êtes inconscient.

FRÉDÉRIC, vexé.

Dans votre bouche, ce serait presque flatteur.

OPHÉLIE

Ne vous vexez pas, mon ami. Je vous aime trop, c'est tout.

FRÉDÉRIC

Pardon?

OPHÉLIE

Je vous aime parce que vous êtes jeune et

beau et un peu fou fou... C'est tout. Et puis il faut dire qu'une nouvelle tête ça change un peu.

FRÉDÉRIC

Je sais. Je suis une excellente distraction.

OPHÉLIE

Oh oui... oh combien...

FRÉDÉRIC

Ce n'est pas à vous de me le dire.

OPHÉLIE

Si jeune, quelle tristesse...! quel sombre destin, comme dirait Agathe. Je peux vous embrasser, Frédéric?

Il a l'air désemparé. Elle vient vers lui.

OPHÉLIE

Alors? Je voulais dire « sur la bouche »

FRÉDÉRIC

Non.

OPHÉLIE

Quoi, non?

FRÉDÉRIC

Non! pas sur la bouche.

OPHÉLIE

Mais ce n'est pas amusant, autrement.

FRÉDÉRIC

Je n'ai pas envie de rire.

OPHÉLIE

Ça, je vous comprends. Mais ne vous découragez pas. On peut y échapper parfois.

FRÉDÉRIC

Que voulez-vous dire?

OPHÉLIE

Mon Dieu, si vous saviez...

FRÉDÉRIC

Si je savais quoi?

OPHÉLIE

Ce qu'ils vont vous faire... Mon Dieu...

FRÉDÉRIC

Que voulez-vous qu'on me fasse? Et qui?

OPHÉLIE

Les autres. Ils vont vous faire peur, d'abord, et puis vous tuer, peut-être. Mon Dieu...

FRÉDÉRIC, impatient.

Me tuer, mais on est au XXe siècle, ma petite, malgré ces dentelles. Et si Sébastien me cherche noise...

OPHÉLIE

Il y a Hugo aussi. Il m'a bien tuée, moi.

Un silence.

FRÉDÉRIC

Vous devriez aller vous reposer un peu.

OPHÉLIE

Il avait invité tout le monde à mon enterrement. Ma mère qui pleurait, qui pleurait...

FRÉDÉRIC, gentil.

Mais oui, mais oui; calmez-vous.

OPHÉLIE, lancée.

Et mon frère aussi pleurait. Derrière une caisse vide, c'est quand même trop bête...

FRÉDÉRIC

Une caisse vide?

OPHÉLIE

Naturellement vide. Je n'étais pas dedans, non, puisque je vous parle.

FRÉDÉRIC, saisi.

Bien sûr. Mais...

OPHÉLIE, sévère.

Vous avez tout intérêt à être logique ici, vous savez.

FRÉDÉRIC

Où étiez-vous alors?

OPHÉLIE

Mais dans ma chambre. Enfermée à double tour. Et dès qu'il vient quelqu'un, hop! on m'y remet. Sauf là, où je me suis échappée.

FRÉDÉRIC

Et pourquoi, s'il vous plaît? Pourquoi tout ça?

OPHÉLIE

Parce que je gênais Hugo. Vous comprenez, il était fou d'Eléonore; on ne divorce pas chez les Falsen. C'est Agathe qui l'a dit.

FRÉDÉRIC

Et alors?

OPHÉLIE

Je suis la première femme d'Hugo. Je jouais avec vous à Stockholm au parc. Vous ne vous

rappelez pas? Je m'appelais Mathilde. Mathilde Nielsen. C'est Sébastien qui m'a appelée Ophélie quand Hugo leur a tout dit.

FRÉDÉRIC

Ils ne savaient pas? Eléonore ne savait pas?

OPHÉLIE

Non, bien sûr. Elle est gentille, Eléonore.

FRÉDÉRIC, assis.

Tout ça est dément! Je me souviens de Mathilde Nielsen, bien sûr, et de sa mort, on en a parlé à Stockholm. Ce serait vous?

OPHÉLIE

Vous n'avez pas vu comme ils essaient de me cacher? Plus maintenant ils me croient folle, ils croient que je ne vous dirai rien. Ils ont raison d'ailleurs, je ne dirai rien à personne, je l'ai promis à Agathe.

FRÉDÉRIC

Vous... vous êtes mariée à Hugo?

OPHÉLIE

Bien sûr. Voulez-vous voir la photo de mon mariage, elle doit être dans un album de fa-

mille, quelque part. Attendez, ils les cachent Dieu sait où... Voilà.

Elle s'est mise à fouiller dans la bibliothèque et en sort un vieil album avec difficulté.

OPHÉLIE, riant.

Ça va vous paraître bien démodé... Tenez, là, me voilà avec Hugo, fiancée; et puis avec Agathe; mon Dieu! quelle robe j'avais... Et puis là, le jour du mariage... C'est drôle, n'est-ce pas...?

FRÉDÉRIC

Très drôle. (*Il réfléchit.*) Vous êtes la femme d'Hugo. Hugo est bigame. Eléonore n'est donc la femme de personne.

OPHÉLIE

Eh oui...

FRÉDÉRIC

Pardon. Vous avez beaucoup souffert, Ophélie, pardon, Mathilde?

OPHÉLIE

Ne m'appelez jamais comme ça. Vous êtes fou, ils vous tueraient.

FRÉDÉRIC

Répondez-moi.

OPHÉLIE

Non. Pourquoi aurais-je souffert? Hugo, il m'ennuyait un peu, surtout le soir. Et puis ça fait de la compagnie, Eléonore et Sébastien.

FRÉDÉRIC

Evidemment, si vous le prenez ainsi...

OPHÉLIE

Et puis, j'ai des distractions; je vous raconterai. Vous êtes gentil, vous. Et puis vous êtes beau.

FRÉDÉRIC, gêné.

Merci... Euh...

OPHÉLIE

Si, si, vous êtes très beau. Ah! voyons, il faut ranger l'album. Il faut aussi que j'aille faire une petite toilette avant le dîner. Vous m'attendrez? Je compte sur vous. Maintenant que je vous ai tout dit, nous n'allons plus nous séparer.

Elle disparaît laissant Frédéric tout seul. Il marche de long en large, en jubilant. Et soudain se met à rire tandis que le rideau tombe.

ACTE III

Sébastien et Éléonore sont en scène.

SÉBASTIEN

Oui. Eh bien, si nous étions à Paris en ce moment, nous serions prêts à sortir. Nous fourbirions nos armes de chasse.

ÉLÉONORE

Nous entrerions bras dessus, bras dessous chez *Maxim's* ou dans une boîte de nuit. On dirait bonjour distraitement à quelques amis... comme ça...

SÉBASTIEN

J'aurais l'air très amoureux de toi. On nous regarderait d'un air trouble. « Vous savez, c'est Eléonore von Milhem, celle qui a ruiné ce pauvre Cliquot. Avec son frère. Il paraît qu'ils

sont ensemble, ça se fait peut-être en Suède... Et patati et patata... »

ÉLÉONORE

On rirait beaucoup... On chercherait un visage, je te conseillerais une jeune femme, tu ferais le dégoûté... Je regarderais pensivement un homme parfois...

SÉBASTIEN

Et puis on irait danser... Il y aurait plein de musique et des profils éperdus, et des sourires échangés. J'adore Paris.

ÉLÉONORE

Et à l'aube, on rentrerait. A deux ou à quatre. Jusqu'au dernier moment, on leur laisserait espérer une petite orgie.

SÉBASTIEN

Et ils ne l'auraient pas. Ou alors on se serait perdus, et le dernier rentré irait tout raconter à l'autre. Et on boirait du champagne rosé pour se réveiller. Tu dirais « Je suis vieille, folle et laide. » Ce serait l'aube.

ÉLÉONORE

Et tu dirais « Je suis un débauché, un parasite et un incapable. »

SÉBASTIEN

Qu'est-ce qu'on serait heureux... En attendant, le poulet Frédéric m'a l'air à point. Il est fou d'amour, il se dresse sur ses ergots, il se pavane. Mon Dieu, quand je pense que j'ai pu avoir cet air-là à cet âge... l'homme à femmes... Comblé, amusé, réticent mais fringant tout de même, la main dans les cheveux de temps en temps, fatigué par sa propre virilité... pouah.

ÉLÉONORE

Tu sais, il n'est pas si sûr de lui. La nuit (pardonne à ta sœur ces détails d'alcôve) c'est plutôt le jeune homme suppliant, empressé...

SÉBASTIEN

Il est temps de déclencher notre petit jeu. Déjà Hugo s'énerve. Il devient violet par moments. Le sang Falsen lui obstrue la vue, ses narines palpitent, ses dents crissent c'est un délicieux spectacle. Mais ton petit garçon est un peu trop désinvolte à mon gré.

ÉLÉONORE

Il va prendre peur vite, maintenant. Je m'en charge.

SÉBASTIEN

C'est le moment que je préfère, quand la peur

commence, que tu les provoques, qu'ils ont honte, qu'Hugo les regarde fixement...

Rentre Frédéric.

FRÉDÉRIC

Finalement, j'aime cette neige. Elle est un peu drue peut-être mais bien poétique.

ÉLÉONORE

Vous m'avez l'air bien excité, mon petit Frédéric. Et bien content depuis quelque temps.

FRÉDÉRIC

Je dois l'avouer.

ÉLÉONORE

Vous sifflotez entre vos dents, vous considérez tout le monde avec une sorte d'ironie et même la neige semble vous réjouir le cœur.

FRÉDÉRIC

La neige finira bien un jour. Et ce jour-là...

ÉLÉONORE

Ce jour-là, vous partirez. Votre allégresse me semble un peu désobligeante.

FRÉDÉRIC

Pourquoi? Puisque vous partirez avec moi.

SÉBASTIEN

Ah! jeunesse, impudente jeunesse...

Hugo apparaît sur le balcon. Les autres ne le voient pas.

ÉLÉONORE

Je vous rappelle que je suis mariée, mon cher ami.

FRÉDÉRIC

Je vous rappelle que vous ne l'êtes pas, chère amie.

SÉBASTIEN

Qu'est-ce qui vous prend?

FRÉDÉRIC, docte.

Un mariage n'est valide que si le partenaire est libre. Hugo étant le mari d'Ophélie, devant la loi et devant les hommes, vous voici libre. Je vous emmènerai avec moi. Comme Hugo est un plutôt bon garçon, je ne dirait rien à personne. Il aura l'air d'un pauvre mari délaissé au lieu d'avoir l'air d'un bigame et d'un geôlier.

SÉBASTIEN, atterré.

Qu'est-ce que cette histoire? Vous écoutez les divagations d'Ophélie, à présent?

FRÉDÉRIC

Je crois aux photos de famille, cher Sébastien. Elles sont insuffisamment cachées.

ÉLÉONORE

Vous êtes fou.

FRÉDÉRIC

Eléonore, vous avez été victime d'Hugo et du sens très particulier qu'ont les Falsen du scandale. Je vous emmènerai avec moi.

SÉBASTIEN

Charmant programme! Où habitez-vous à Stockholm?

FRÉDÉRIC

Copenhaguen boulevard. Pourquoi?

SÉBASTIEN

J'ai horreur de ce quartier. Et comme je suis ma sœur partout...

FRÉDÉRIC

Cela me paraît inutile.

SÉBASTIEN

Ma mère me l'a pourtant confiée.

Il éclate de rire.

ÉLÉONORE

Ce n'est pas le moment de rire. Alors, vous imaginez, mon petit détective, qu'Hugo va vous serrer la main, s'excuser et me laisser partir?

FRÉDÉRIC

Il n'a pas le choix, il me semble mon silence contre le sien.

SÉBASTIEN

Eh bien... nous voilà dans les complications. Décidément Ophélie parle trop.

FRÉDÉRIC

C'est très bien ainsi. Cette équivoque devenait lassante. Je parlerai à Hugo demain.

ÉLÉONORE

Vous n'en ferez rien.

FRÉDÉRIC

Pourquoi pas?

ÉLÉONORE

Si vous parlez à Hugo, moi. je ne vous adresserai plus la parole. D'ailleurs vous ne m'entendriez pas vous seriez mort.

FRÉDÉRIC

Ecoutez, Eléonore, nous sommes au XX' siècle. Décidément tout le monde l'oublie dans cette maison.

ÉLÉONORE

Nous sommes au siècle de nos vêtements, ici. Vous auriez pu le comprendre. Je vous dis, moi, que Hugo vous tuera. Et que si jamais il ne vous tuait pas, moi, je ne vous adresserais plus la parole. Vous m'avez comprise?

Elle sort.

SÉBASTIEN

On n'a pas idée d'être nigaud à ce point! Vous croyez qu'un homme qui séquestre sa première femme pour laquelle il éprouve une vague affection, hésiterait à supprimer un lointain cousin qui l'énerve?

FRÉDÉRIC

La police existe, non?

SÉBASTIEN

Il doit y avoir en effet un gendarme à six kilomètres d'ici. Sa femme travaille au château depuis vingt ans. De plus il a un droit de chasse dans le domaine.

FRÉDÉRIC

Et à Stockholm? Vous pensez acheter la police municipale avec trois lièvres?

SÉBASTIEN

Si vous saviez comme Stockholm est loin... et combien de neige s'entasse entre nous...

FRÉDÉRIC

Alors, vous trouvez ça très bien, vous, que votre sœur soit la concubine d'Hugo avec une pauvre petite jeune femme folle?

SÉBASTIEN

Pas de gros mots. Au reste, ma sœur se plaît ici. Et Hugo l'aime. S'il l'avait humiliée de quelque manière, je l'aurais tué. Par-derrière, vu sa force. Non, mon cher Frédéric, croyez-moi : taisez-vous. Quand la neige sera finie, quand vous pourrez partir, vous verrez bien. Mais vous vous rendez compte? Si vous parlez? L'ambiance qu'il y aura ici? Ce sera odieux. Et vous vous aliénerez définitivement Eléonore. Elle tient parole, en général.

FRÉDÉRIC

Il faut que je réfléchisse.

SÉBASTIEN

Si vraiment vous y parvenez, ce serait mieux.

Venez avec moi. Nous allons parler avec Eléonore.

Ils sortent. Hugo descend l'escalier lentement, pas à pas. Puis brusquement se met à tambouriner sur les murs, de toute sa force. Rentre Agathe.

AGATHE

Mais qui est-ce qui tape ainsi sur les murs... On se croirait attaqués par les Danois à coups de boulets, ma parole!

HUGO

Agathe... Il faut que nous parlions. Vous tombez bien.

AGATHE

De toute façon, rien ne justifie ces coups furieux. Vous êtes porté à la colère, mon frère, mais le château de nos pères est à respecter.

HUGO, hurlant.

C'est fini?

AGATHE, sursautant.

Parlez.

HUGO

Cet imbécile, euh... Frédéric... il sait.

AGATHE

Il sait quoi?

HUGO, hurlant.

Pour Ophélie.

AGATHE, sursautant.

Mais ne criez pas ainsi. Qu'est-ce qu'elle a, Ophélie?

HUGO, très doucement.

Je l'ai épousée, il y a dix ans. Ce garçon le sait. Voilà.

AGATHE

Oh!... Quelle horreur. Et qui le lui a dit?

HUGO

Elle, sans doute.

AGATHE

Vous croyez? Mais elle m'avait juré de ne rien lui dire.

HUGO

Elle a dû lui dire aussi.

AGATHE

Quoi?

HUGO, hurlant.

Qu'elle vous l'avait juré.

AGATHE

Ça devait arriver. Et le nom des Falsen sera souillé à jamais... Ah! dieux, vous qui réglez le sort de vos créatures, d'où que vous soyez...

HUGO, hurlant.

C'est fini?

AGATHE

Qu'est-ce qu'on va faire?

HUGO

Ce petit crétin s'imagine qu'il va partir avec Eléonore, auquel cas il ne dira rien.

AGATHE

Eh bien... Eh bien... s'il jure vraiment de ne...

HUGO

Quoi?

AGATHE

Je veux dire... si Eléonore le persuade de se taire...

HUGO

Etes-vous folle ou vicieuse? Eléonore est à moi, rien qu'à moi.

AGATHE

Je vous défends de m'appeler folle. Ou vicieuse, d'ailleurs. Ophélie aussi est à vous, rien qu'à vous, après tout.

HUGO

Ne nous disputons pas. Il faut que ce garçon se taise. Il faut nous assurer de son silence.

AGATHE, sentencieuse.

Il n'y a qu'un vrai silence : celui de la mort.

HUGO

Pourquoi dites-vous cela?

AGATHE, étonnée.

C'était un des axiomes favoris du général Falsen.

HUGO

Il avait raison.

AGATHE

Toujours. (*Sursautant.*) Quoi? Que voulez-vous dire?

Ils se regardent.

HUGO

L'honneur des Falsen ou ça, Agathe. Vous comprenez?

AGATHE

Oui, mais, mais...

HUGO

Où est mon revolver?

AGATHE

Mais vous êtes fou, Hugo... La police... ses parents...

HUGO

Taisez-vous!

Il marche de long en large en réfléchissant.

AGATHE, à la fenêtre.

Vous ne trouvez pas que la saison est spécialement rigoureuse, en ce moment? Avez-vous remarqué comme le temps se détraque... Les printemps deviennent pluvieux, il fait beau en automne, c'est à n'y rien comprendre... Quel souci pour nos cultures... Je me demande ce qui produit ça...?

Hugo ne répond pas.

AGATHE, sévère.

Hugo, je vous parle! Hugo!...

HUGO, hurlant.

Quoi?

AGATHE

Je vous parlais.

HUGO

Et de quoi?

AGATHE, déconcertée.

Mais... euh... du temps...

HUGO

C'est le moment. C'est vraiment le moment. Etes-vous folle? Du temps... Du temps... Mais, j'ai une idée, Agathe, une très bonne idée...

AGATHE

C'est vrai? Venez dans ma chambre, quelqu'un vient. Je me sens revenue à treize ans, c'est délicieux. Vous vous rappelez nos petits complots, quand Mère nous poursuivait et...

Ils sortent. Entrent Sébastien et Éléonore.

SÉBASTIEN

C'est gai. Je n'ai jamais vu un idiot pareil. Il va nous flanquer notre jeu en l'air.

ÉLÉONORE

Je crois qu'il a compris. Il ne parlera pas.

SÉBASTIEN

Enfin, on verra bien. Toi, tu l'empêches de parler à force de tendresses. Moi, je surveille.

ÉLÉONORE

Toi, tu neutralises Ophélie.

SÉBASTIEN

Qu'appelles-tu neutraliser? Tu veux que je l'enferme?

Il rit.

ÉLÉONORE

Occupe-toi d'elle.

SÉBASTIEN

Mais je m'en occupe. Nous jouons aux cartes comme deux fous ou deux enfants attardés.

ÉLÉONORE

Elle a passé l'âge des cartes.

SÉBASTIEN

C'est tout ce qu'elle aime.

ÉLÉONORE

Comment jouez-vous aux cartes?

SÉBASTIEN

Comment? Mais assis, si c'est ce que tu veux dire.

ÉLÉONORE

Eh bien, fais-lui la cour.

SÉBASTIEN

Et comment fait-on la cour?

ÉLÉONORE

Couché.

SÉBASTIEN

Tu en es vraiment sûre?

ÉLÉONORE, faisant la révérence.

Mon cher frère, il n'y a rien sur la vie ou même sur l'amour que je puisse te donner pour vrai.

Sébastien lui rend sa révérence. Ils se regardent et éclatent de rire.

SÉBASTIEN

Bon! Alors c'est d'accord. Au nom de la paix domestique, tu persuades Frédéric de rengainer ses menaces et de continuer à jouer les amoureux transis. Quant à moi, pauvre beau-

frère d'un sadique bigame, comme dit Frédéric, je séduis, dans tous les sens du terme, ma première belle-sœur, enfin Ophélie. Es-tu sûre qu'il n'y a pas entre elle et moi des liens de consanguinité? Je m'embrouille, à la fin.

ÉLÉONORE, découragée.

J'avoue que nous aurons un hiver plus rude que les autres... C'était plus drôle avant. Cette Ophélie est une petite oie.

SÉBASTIEN

Pas un mot sur ma fiancée, s'il te plaît. (*Il se prend la tête à deux mains.*) Mon Dieu, il va falloir lui faire la cour en plaisantant, l'amour en jouant aux cartes, que sais-je? Dans quelle aventure romanesque vais-je encore m'enfoncer? Eléonore, Eléonore, j'aimerais tant être pur, Eléonore, pur avec les yeux clairs et tendres des bêtes à âmes, tu sais, Eléonore, certains humains qui ont posé les armes, ou qui n'en ont jamais eu plutôt, sauf ce regard, ce regard qui ne cherche rien de bas, ni de risible, nulle part, ce regard que j'ai peut-être vu deux fois et qui m'a rendu fou d'envie...

ÉLÉONORE

C'est le regard des fous, mon chéri, en effet.

Tu as ta crise de mysticisme un peu plus tôt que les autres années.

SÉBASTIEN

Ce n'est pas le regard des fous, c'est le regard des tendres. Une race perdue, les tendres, ou presque rien à gagner, rien à perdre, même un bon mot. Mais nous, nous finirons fous, ma chère, et pour de bon. L'oncle Jan...

ÉLÉONORE

J'ai horreur de ces discussions.

Elle se dirige vers la porte.

SÉBASTIEN

Penses-y : l'hérédité, le climat, la solitude et nos petits jeux... (*Elle claque la porte.*) Je t'apprendrai à te moquer des tendres...

Frédéric rentre.

FRÉDÉRIC

Vous parlez tout seul? Que se passe-t-il? J'ai croisé Eléonore, elle ne m'a pas regardé.

SÉBASTIEN

Ah non? Eh bien, laissez-moi vous regarder, moi-même. Non, vous n'avez rien d'un tendre. Un mou, tout au plus. Et puis vous calculez,

vous faites des petits marchés ridicules. Voulez vous boire quelque chose? Un schnaps?

Il lui tend un verre.

FRÉDÉRIC

Qu'appelez-vous un tendre?

SÉBASTIEN

Je ne vais pas recommencer.

FRÉDÉRIC

Vous n'en devez rien savoir, d'ailleurs?

SÉBASTIEN

J'en ai rencontré, j'ai failli l'être.

FRÉDÉRIC, railleur.

Et soudain quelqu'un vous marcha sur le cœur, et détruisit votre foi dans les êtres...?

SÉBASTIEN

Même pas... Mais nous vivons une époque pourrie, mon cher. Ayez de l'orgueil, un peu d'argent, quelque sensualité et vous êtes fait. Fichu. Ce schnaps n'est-il pas délicieux? Quand j'en bois beaucoup, je me sens redevenir un tendre, justement, un tendre titubant j'aime! je vous aimerais même. Seulement, je tombe sur

une femme de chambre et je me mets à l'aimer aussi, à la hussarde.

Il se met à rire et se reverse à boire. Frédéric l'observe.

FRÉDÉRIC

Au fond, vous êtes un inadapté.

Sébastien siffle d'admiration et s'incline.

SÉBASTIEN

Oh! le joli mot. Pour moi tout seul. Vous avez mis le doigt juste sur la plaie. Comment vous remercier, comment? Me voilà guéri je sais ce que j'ai depuis trente ans : je suis un inadapté. Vous m'excuserez si j'emmène la bouteille avec moi, je vais fêter ça tout seul. Ah non! pardon, avec Ophélie.

Il sort.

Gunther, le vieux domestique, entre avec un panier à bûches. Il met une bûche dans le poêle. Il doit avoir l'air parfaitement inintelligent. Rentre Agathe, sur la pointe des pieds.

AGATHE, elle chuchote.

Gunther...

GUNTHER

Elle m'appelle?

AGATHE

Il n'y a personne ici qui rôde?

GUNTHER

Non. Il y a elle et moi.

AGATHE

Gunther, quand je vous ai dit mille fois que vous devriez m'appliquer la troisième personne du singulier, cela voulait dire « mademoiselle ». Pas « elle ».

GUNTHER

Bon.

AGATHE

Gunther, je vais vous tutoyer. Pour la première fois sans doute depuis trente ans.

GUNTHER, étonné.

Elle est bien libre. C'est pas moi qui lui ferai des histoires.

AGATHE, solennelle.

Gunther, tu m'es attaché, n'est-ce pas? Et à notre demeure? Et à mon frère Hugo?

GUNTHER

Je les aime tous les deux comme s'ils étaient de ma famille. Elle le sait bien.

AGATHE

Oui, elle le sait. Elle a une mission à te confier, Gunther, il faut que tu l'écoutes.

GUNTHER

Qu'elle parle.

AGATHE

Qu'elle parle.

Ils se taisent tous les deux, l'air mou.

AGATHE, agacée.

Elle, c'est moi! Tu comprends, Gunther. Que c'est agaçant, cette manie chez toi! On est toujours trois.

GUNTHER

J'y comprends rien. Si je lui dis « elle », elle est pas contente et elle me dit « tu » tout d'un coup après trente ans... A mon âge, ça fait peur.

AGATHE

Gunther... revenons au fait. Tu dois jouer un rôle, et par chance, un rôle passif.

GUNTHER

Il faudra que je parle?

AGATHE

Non. M. Hugo va descendre dans la cave, tout à l'heure : tu y seras.

GUNTHER

Bon.

AGATHE

M. Hugo te dira que faire. Tu lui obéiras. Après, tu te cacheras dans les communs. Il faudra que personne ne te voie.

GUNTHER

Qu'est-ce qu'elle va dire?

AGATHE

Puisque je te le demande...

GUNTHER

Je ne parlais pas d'elle, je parlais de ma femme.

AGATHE

Allons, bon! nous voilà quatre! Mets-la au courant. Elle seule. Alors, tu as bien compris?

GUNTHER

Oui. Je vais à la cave. M. Hugo, il vient et

il me dit ce qu'il faut faire. Et après je me cache comme faisait Mme Ophélie.

AGATHE

Cache-toi mieux, tu veux. Merci, Gunther. Je savais que tu ne poserais pas de questions et que tu nous obéirais aveuglément. Merci au nom des Falsen, elle te serre la main. (*Ils se serrent la main.*) Merci, mon brave Gunther, vous pouvez disposer. Allez donc à la cave.

Gunther sort. Rentrent Éléonore, Frédéric, Sébastien et Ophélie, avec un gramophone qu'ils mettent en marche aussitôt, Frédéric et Éléonore commencent à valser.

AGATHE, dressée.

Il me faut sans cesse vous rappeler à l'ordre et à la décence. Savez-vous que c'est aujourd'hui le centième anniversaire de la bataille d'Eningen? Et que notre ancêtre, le général Falsen, y mourut?

SÉBASTIEN

Je crains qu'il n'ait vécu.

AGATHE

Qu'est-ce à dire?

SÉBASTIEN

Je veux dire que nous avons trouvé une excel-

lente distraction, la valse, et que la mort d'un général est de peu de prix devant cette aubaine.

AGATHE

Eléonore, voulez-vous arrêter cette chose étrange?

Elle indique le pick-up.

ÉLÉONORE

Je ne peux pas, chère Agathe, ça marche à l'électricité, c'est inarrêtable.

AGATHE

Je vous ai assez conseillé de renoncer à ces nouvelles manies. En avons-nous pour plusieurs jours, de cette musique?

SÉBASTIEN

Le temps des neiges.

Agathe sort.

FRÉDÉRIC

Valsons, Eléonore...

Ils valsent tendrement.

SÉBASTIEN

Ophélie danse comme un ange. Si nous avions un tango... Mais Agathe en mourrait.

Hugo rentre. Hirsute.

HUGO

D'où vient ce pick-up?

SÉBASTIEN

C'est un gramophone, hélas! Ophélie l'a trouvé au grenier. C'est décidément une perle, Ophélie. Mon cher Hugo. je vous comprends mal.

HUGO

C'est bien. Je vais scier un peu de bois.

Il sort. Les autres continuent à valser.

SÉBASTIEN

Tu ne crains pas que ton mari ne s'épuise à couper du bois ainsi. Il doit être mort, le soir...

FRÉDÉRIC

Vous allez vous taire!

SÉBASTIEN

Je n'ai rien dit, mon cher, mais enfin que croyez-vous? Hugo a toujours été un mari empressé et a toujours rempli consciencieusement ses devoirs conjugaux. Enfin la moitié, car Ophélie la pauvre... Que l'amour lui communique un profond sommeil et que ma sœur ait

un tempérament assez solide pour partir ensuite à votre recherche, je ne peux que vous en féliciter. Mais considérez les choses en face : vous êtes le second, le second quotidien...

FRÉDÉRIC

Ça suffit, Sébastien. Vous m'entendez, ça suffit. Je partirai d'ici avec Eléonore. Et rien ne m'en empêchera. Elle est libre, non?

SÉBASTIEN

Libre? Mais vous êtes fou, mon bon. Avec un frère comme moi on n'est jamais libre. N'est-ce pas, Eléonore?

ÉLÉONORE

Je n'écoute pas, je valse.

FRÉDÉRIC

Mais enfin, qu'avez-vous, Sébastien? Etes-vous si amoureux de votre sœur?

SÉBASTIEN

Je l'ai été. Et elle aussi. Nous allions partout ensemble Paris, Stockholm, Londres. Nous formions un beau couple d'ailleurs, plutôt scandaleux. Tu te souviens, Eléonore? A nos amours...

Il jette son verre par terre et s'en verse un autre.

FRÉDÉRIC

Eléonore? Est-ce vrai?

ÉLÉONORE

Voyons, Frédéric, vous ne voyez pas qu'il a bu? Valsons.

SÉBASTIEN

C'est cela, valsez, petit cousin valseur. C'est votre rôle. Ma sœur est très menteuse, c'est là son moindre défaut. Que faisiez-vous au temps chaud? dit-il à cette valseuse. Vous connaissez La Fontaine, Frédéric?

ÉLÉONORE

Sébastien, arrête de boire et de délirer. Ou je vais te battre.

FRÉDÉRIC

Je vous y aiderai bien volontiers.

SÉBASTIEN

Si vous me battez, je dirai tout à Hugo. Il ne faut jamais battre un lâche. Et je suis lâche, Dieu merci. J'énerve tellement les gens, si je me battais chaque fois, je serais en morceaux.

OPHÉLIE

Vous allez vous battre? Que ce serait amusant!

SÉBASTIEN

Silence, petit monstre. N'oublie pas que tu l'aimes, ton vieux Sébastien...

ÉLÉONORE

Sébastien... Es-tu ivre? Pourquoi es-tu si odieux?

SÉBASTIEN

Je suis ivre, mais je ne suis pas odieux. Je suis excédé par ce galopin, moi aussi. Et ses airs enamourés, et ses airs de Don Quichotte. On ne peut plus s'amuser, il faut le ménager. Tout ça parce que monsieur a découvert une malheureuse bigamie... Et toi, avec ton sourire languissant, et cette valse lubrique... Bouh... Tu te tiens mal, ma chère, si tu veux mon avis.

ÉLÉONORE

Tu l'auras voulu.

Elle le gifle. Ils se battent.

FRÉDÉRIC

Lâchez-la. Vous m'entendez... Voyons, Eléonore.

Il essaie en vain de les séparer. Rentre Agathe.

AGATHE

Quels sont ces cris, encore? Vous êtes de vrais

voyous. Aïe! mais vous allez vous tuer! Qui m'a donné ce coup de pied? Voyons, Frédéric, séparez-les. Ou non, allez plutôt chercher Hugo. Il est à la cave, et d'ailleurs il voulait vous voir.

Frédéric sort en courant. Les autres arrêtent de se battre.

SÉBASTIEN

Tu m'as griffé. Es-tu folle? On ne doit jamais griffer en combat loyal.

ÉLÉONORE, riant.

Tu m'as brisé un poignet. Enfin, ça t'a un peu dessoulé. Qu'est-ce qui t'a pris?

SÉBASTIEN

Rien. Un coup d'énervement. Ce garçon m'obsède, à force.

ÉLÉONORE

Drôle d'obsession.

OPHÉLIE

Obsession, passion, papillon, donjon, mouton, thon... Si on jouait? Vous savez, les mots qui finissent par « on ».

SÉBASTIEN

A l'écouter, on retomberait vite en enfance.

Ça vaudrait peut-être mieux, d'ailleurs. Vous souffrez, Agathe?

Agathe est assise, se tenant la jambe, l'air digne.

AGATHE

Je souffre dans ma dignité, oui.

SÉBASTIEN

Tant mieux, c'est bien ce qu'il y a de moins douloureux.

La porte s'ouvre. Rentre Frédéric, hagard.

FRÉDÉRIC

Hugo... Hugo vient de tuer un homme...

SÉBASTIEN

Quoi? Qui?

FRÉDÉRIC

Il s'acharnait dessus à coups de bâton, dans la cave, comme une bête, c'était horrible...

Il se cache la figure dans les mains, les autres se regardent, consternés.

ÉLÉONORE

Etes-vous sûr? Vous êtes fou, Frédéric.

FRÉDÉRIC

Oui, fou, il y avait de quoi devenir fou...

C'est un monstre, un horrible monstre. Il s'acharnait... Ah!... Il faut partir...

SÉBASTIEN

J'y vais. (*Il se dirige vers la porte.*) Oh! et puis non, je n'y vais pas. D'abord quel était l'autre homme?

FRÉDÉRIC

Le vieux Gunther. Jamais je n'oublierai cette scène!

AGATHE

Hugo, s'attaquer au vieux Gunther! C'est incompréhensible!

FRÉDÉRIC

Je vous dis qu'il l'a tué.

AGATHE

Mon Dieu... Mon pauvre frère... Il doit encore avoir une de ses crises!

ÉLÉONORE

Venez, Agathe. Il faut aller voir.

Elles sortent.

FRÉDÉRIC

Jamais je n'oublierai...

SÉBASTIEN

Etes-vous sûr qu'il l'ait tué?

FRÉDÉRIC

Sûrement. Des coups... et des coups... hurlant de colère en même temps. C'était épouvantable.

SÉBASTIEN, stupéfait.

Le tranquille Hugo? Pourquoi n'êtes-vous pas intervenu? (*Un silence. Ils se regardent. Légèrement.*) Remarquez, je vous comprends fort bien.

Rentrent Hugo, Éléonore et Agathe. Sur le dos d'Hugo, le cadavre de Gunther.

ÉLÉONORE

Etendez-le, mon chéri.

HUGO

Je ne sais pas... Je ne comprends pas ce qui m'a pris...

Il a l'air dépassé par lui-même.

ÉLÉONORE

On le sauvera. Je vous le promets.

HUGO

Je vais le rendre à sa femme. Elle l'enterrera.

Hugo sort, portant le corps de Gunther. Éléonore le suit.

SÉBASTIEN

Ça, alors...

AGATHE

Ce pauvre Gunther. Evidemment, il travaillait très mal... Hugo s'est mis en colère, il avait un bâton, vous le connaissez?

FRÉDÉRIC

Il est coutumier du fait?

Il est blême.

SÉBASTIEN

Remettez-vous, mon cher. Il n'y a pas de roses sans épines... Je vous concède que celles-ci sont grosses.

FRÉDÉRIC

Et cette neige... Cette neige...

Il s'effondre contre la fenêtre.

AGATHE

Tout va rentrer dans l'ordre. Pauvre maman, si elle comprend tout ça?...

Elle regarde vers le fauteuil et le bonnet.

FRÉDÉRIC

Que vais-je faire?

SÉBASTIEN

Rester là. Attendre la fin de la neige.

AGATHE

Excusez encore mon frère, cher Frédéric, pour ses odieux accès. Sachez que mon hospitalité vous est acquise et que, moi vivante, vous aurez une table et un lit dans cette maison.

Elle sort.

SÉBASTIEN

Elle n'a pas spécifié quel lit.

OPHÉLIE

Il était tout rouge, Hugo.

SÉBASTIEN

Oui, mon chéri. Il s'est battu avec un monsieur.

OPHÉLIE

C'est pourquoi il a peur, Frédéric?...

FRÉDÉRIC

Je n'ai pas peur... (*Ils le regardent en silence. Hurlant.*) Je l'aime. Je l'aime. Et je n'ai pas peur, vous m'entendez, je n'ai pas peur...

SÉBASTIEN

Je n'en dirais pas autant.

ACTE IV

Éléonore et Frédéric en scène. Ils lisent.

FRÉDÉRIC

Où en êtes-vous?

ÉLÉONORE, lisant.

« Alors Malcom approcha de la jeune femme son visage empourpré par le désir. »

FRÉDÉRIC

Vous n'en êtes que là?

ÉLÉONORE

Je ne vais jamais plus loin.

FRÉDÉRIC

Pourquoi?

ÉLÉONORE

Je connais la suite.

FRÉDÉRIC

Vous l'avez déjà lue?

ÉLÉONORE

Non. Je la devine. Par exemple, quand vous approchez du mien votre visage cramoisi, cher Frédéric, que pensez-vous qu'il se passe ensuite?

FRÉDÉRIC, décontenancé.

Evidemment.

ÉLÉONORE

A moins, bien sûr, que l'on n'entende le pas d'Hugo. Auquel cas votre visage s'allonge, pâlit et s'éloigne rapidement. Et il n'y a plus qu'à attendre le nouveau moment où votre visage, etc.

FRÉDÉRIC

J'imagine que tous les romans ne ressemblent pas à notre situation actuelle.

ÉLÉONORE

A peu près. Dans celui-ci, au point où j'en suis, il n'y a guère que sa mort qui puisse les arrêter.

FRÉDÉRIC, pincé.

C'est amusant...

ÉLÉONORE

Non, l'étreinte paraît inévitable. Et j'ai horreur des descriptions amoureuses. Aussi vais-je me promener. C'est-à-dire faire un tour sur les créneaux. Venez-vous?

FRÉDÉRIC

Eléonore, vous vous ennuyez tellement avec moi?

ÉLÉONORE

Un peu moins depuis quelque temps. Mais je vous trouve moins empressé... Cette nuit, vous trembliez comme une feuille. C'était désagréable. Et quand la porte s'est ouverte, vous avez fait un bond à tomber du lit.

FRÉDÉRIC

Naturellement, je pensais à vous. Et d'abord qui a ouvert cette porte? Le vent?

ÉLÉONORE, sur le seuil.

Un vent nommé Sébastien, je suppose.

Elle sort, Frédéric reste seul. Il lit, l'air préoccupé. Sébastien rentre derrière lui, et sur la pointe des pieds, s'approche. Il pose la main sur son épaule. Frédéric bondit.

SÉBASTIEN

Ah!

FRÉDÉRIC

Ah! c'est vous, Sébastien. Vous m'avez fait... euh... Pourquoi marchez-vous sur la pointe des pieds?

SÉBASTIEN, chuchotant.

Je ne sais pas, j'ai pris cette habitude, Je marche sur la pointe des pieds, je chuchote, je respire à peine... Tous les animaux font ça, avant l'orage.

FRÉDÉRIC

Avez-vous croisé Eléonore? Ce château où tout le monde se cherche...

SÉBASTIEN

Rassurez-vous : tout le monde se trouve...

Il ressort sur la pointe des pieds, en exagérant. Entre Ophélie, chantonnant.

OPHÉLIE

Vous avez vu Sébastien?

FRÉDÉRIC

Vous le cherchez?

OPHÉLIE

Apparemment.

FRÉDÉRIC

Pourquoi?

OPHÉLIE

J'ai une bonne nouvelle pour lui. Une exquise petite nouvelle.

Elle fredonne.

FRÉDÉRIC

Laquelle? Et d'abord, dites-moi... Contre quoi m'avez-vous mis en garde, l'autre fois?

OPHÉLIE

Moi? Je vous ai parlé?

FRÉDÉRIC

Oui. Vous m'avez révélé certaines choses.

OPHÉLIE

Je ne me rappelle plus, vous savez, en ce moment, je n'ai pas ma tête à moi. Enfin, je l'ai à autre chose. Et puis Sébastien ne veut pas que je vous parle.

FRÉDÉRIC

Pourquoi?

OPHÉLIE, gaie.

Il est jaloux.

Entre Éléonore.

ÉLÉONORE

Ophélie... Je crois que Sébastien vous attend dans la bibliothèque.

Ophélie sort.

ÉLÉONORE

Il fait un vent affreux jusque dans les couloirs... Un vent qui sent la forêt, les loups, les jeunes hommes...

Elle va vers lui, l'embrasse longuement.

FRÉDÉRIC

La porte... Tu devrais fermer la porte.

ÉLÉONORE

Tu veux que j'aille fermer la porte? Tu veux que je te quitte même une seconde? Et si je n'ai plus envie de t'embrasser en revenant?

FRÉDÉRIC

Je t'aime. Je t'aime tant que je n'ai même plus la force de te le dire.

Il a la tête sur son épaule. Elle lui caresse les cheveux.

ÉLÉONORE

Là. Ne me le dis pas. Veux-tu que nous allions dans ta chambre tout à l'heure?

FRÉDÉRIC

Hugo... Hugo m'a demandé d'aller le voir au sujet de ce tracteur...

ÉLÉONORE

Cela doit être un piège. Tu ne connais rien aux tracteurs... Hugo le sait bien.

Elle rit.

FRÉDÉRIC

Mais si je lui dis que je ne peux pas... Il cherchera à savoir ce que je fais; il me cherchera, il...

ÉLÉONORE, dure.

Bien. Occupe-toi donc de ce tracteur.

FRÉDÉRIC, suppliant.

Eléonore, comprenez-moi... Ma situation est très difficile...

ÉLÉONORE

Depuis deux semaines, tu sembles particulièrement soucieux.

FRÉDÉRIC

Il faut que tu me croies. Je t'aime.

Elle l'embrasse. La porte grince et s'ouvre doucement. Frédéric se lève d'un bond. Entre Sébastien.

FRÉDÉRIC

Ah! c'est vous?

SÉBASTIEN

On dirait absolument ma seconde femme : « Ah, c'est toi? » (*Il fait semblant de sursauter.*) Hugo a l'air de mauvaise humeur, ce matin.

FRÉDÉRIC

Qu'est-ce qu'il a?

SÉBASTIEN

Je ne sais pas. Vous ne l'avez pas vu? Il se dirigeait par ici et il a failli m'écraser contre le mur.

FRÉDÉRIC, pâle.

Je ne l'ai pas entendu.

Éléonore se met à rire.

FRÉDÉRIC

Pourquoi riez-vous?

Éléonore continue à rire, sans répondre.

SÉBASTIEN

Elle est gaie. C'est une jeune femme gaie. Grâce à vous, peut-être. Vous n'en semblez pas particulièrement fier?

Frédéric marche vers lui. Sébastien fait un bond derrière un fauteuil.

SÉBASTIEN

Gardez vos forces pour quelqu'un qui les mérite. Voyons, Frédéric, calmez-vous. Je vous jure que je suis fragile...

Rentre Hugo. Frédéric s'arrête.

HUGO

Vous jouez à cache-cache?

FRÉDÉRIC

Non, non. Nous plaisantions.

HUGO

Venez-vous? J'ai quelque chose à vous montrer sur le tracteur. Votre père était un fameux ingénieur...

FRÉDÉRIC

En effet. Il était sorti premier de l'école...

ÉLÉONORE

Et ne prenez pas froid, Frédéric.

Ils sortent.

SÉBASTIEN, minaudant.

Mon papa était sorti premier de l'école...

ÉLÉONORE

Que tu es cruel...

SÉBASTIEN

Et toi?

ÉLÉONORE

Moi, ce n'est pas pareil... Je suis cruelle aussi avec moi...

SÉBASTIEN

Je m'en doutais. Il t'a toujours fallu un maître ou un valet. Il y a des femmes comme ça. Et là, entre sa peur et son amour, on ne peut rêver un valet plus valet.

ÉLÉONORE

Il se débat... Il se débat. Le plus content, c'est Hugo. Il s'en sert comme d'une suivante. Pauvre Frédéric! J'adore lui faire peur. Tiens, j'ai une idée! Tu fais Hugo et moi Frédéric.

(*Mimant.*) Cher Monsieur, comment pouvez-vous être sûr de vos récoltes avec ce temps?

SÉBASTIEN, riant.

Non, c'est moi Frédéric.

ÉLÉONORE

Pourquoi?

SÉBASTIEN

Tu sais bien que ça m'amuserait davantage.

Ils se regardent. Elle sourit.

ÉLÉONORE

Mon cher Sébastien, je n'aime que toi.

SÉBASTIEN

Que dirais-tu d'un petit voyage à Paris?

ÉLÉONORE

Avec quel argent? Et puis Hugo est suffisamment agacé, cet hiver.

SÉBASTIEN

A cause de ce petit idiot... Il manque de lyrisme ce garçon, entre nous. Qu'il crève de peur devant ton époux à la rigueur, mais qu'il soit héroïque tout seul alors. Je ne sais pas, moi...

qu'il se coupe l'oreille et la pose sur ton oreiller, comme Van Gogh... D'ailleurs assez plaisanté. Tu sais que je suis beaucoup plus inquiet que tu ne le crois. Gunther est mort. Hugo n'a pas eu un mot de regret. Qu'est-ce qui lui a pris?

ÉLÉONORE

Je ne sais pas. Il est bizarre. Et cette affection pour Frédéric... affection simulée, sans doute, mais patiente...

SÉBASTIEN

Ecoute, c'est vraiment étrange. Il enferme sa première femme, tue son jardinier, fait des sourires au soupirant de sa femme, quelque chose ne va plus.

ÉLÉONORE

Il est vrai qu'il se tient très mal.

SÉBASTIEN

Et qu'il agit comme un dément.

ÉLÉONORE

J'ai horreur de ce mot.

SÉBASTIEN

Et moi je redoute cette espèce. Ton brave rustaud de mari me fait peur. Qu'il fasse peur

à Frédéric qui, mon Dieu, s'est permis quelques nuits avec toi, je le conçois. Mais moi? Ne suis-je pas le beau-frère idéal? La conscience pure et tout? Et pourtant, Eléonore, il me fait peur.

ÉLÉONORE

Mais non... Il dort comme un enfant.

SÉBASTIEN, agacé.

Ne me fais pas de la psychologie d'alcôve. J'aimerais mieux qu'il dorme en hurlant et ne tue pas ses vieux serviteurs, une fois réveillé.

ÉLÉONORE

Enfin, Sébastien, je ne sais pas, moi... Pourquoi es-tu inquiet? As-tu fait une sottise?

SÉBASTIEN

Je ne sais pas encore. Mais ton mari m'a l'air susceptible d'en faire de bien pires que toutes les nôtres... Et Dieu sait...

Entrent Frédéric et Hugo.

HUGO

Impossible d'aller même jusqu'au garage. La neige redouble. Je n'ai jamais vu ça.

Éléonore va vers Frédéric. Elle lui essuie le visage avec son mouchoir.

FRÉDÉRIC

Merci bien. Laissez, laissez, je vous en prie. Je me sécherai bien tout seul...

Il a un rire faux.

ÉLÉONORE

Laissez-moi faire.

Entre Ophélie tricotant. Elle va s'asseoir dans une bergère. Sébastien lui fait signe de se taire, mais elle hausse les épaules.

HUGO

Elle a raison. Vous êtes trempé. Et vous n'êtes pas bien costaud. Vous devriez vous changer. Si vous attrapiez une pneumonie... Il serait difficile de faire venir un docteur...

OPHÉLIE

Ça ne fait rien. Moi j'ai été infirmière. Heureusement d'ailleurs...

Elle regarde Sébastien qui lui refait signe de se taire.

ÉLÉONORE, à Frédéric.

Vous voyez... Ophélie vous soignerait. Vous croyez que j'y consentirais...

FRÉDÉRIC, gêné.

Il est vrai...

ÉLÉONORE

Vous êtes glacé... Vous qui êtes en général si chaud, si fiévreux même...

Elle lui sourit.

HUGO

Peut-être peut-il se changer tout seul?

FRÉDÉRIC, précipitamment.

Naturellement, j'y vais.

Il sort.

HUGO

C'est incroyable, ce temps. Je me demande si ce petit cousin a une seule notion sur les tracteurs. (*Un temps.*) Ah! ah!

Il rit.

ÉLÉONORE

Vous devriez vous sécher aussi.

HUGO

Ce n'est pas la peine. Je ne suis pas en sucre. Nous faisons un piquet au coin du feu?

ÉLÉONORE

Volontiers.

Ils s'installent.

SÉBASTIEN

Ophélie, je voudrais te dire deux mots à côté. Viens avec moi.

Ils sortent. Hugo et Éléonore jouent.

HUGO

Vous jouez mieux que moi. Cela ne vous ennuie pas?

ÉLÉONORE

J'aime bien jouer avec vous.

HUGO

C'est le propre d'une bonne épouse. Depuis quelque temps j'ai l'impression que ce petit Frédéric est moins dans vos jupes. Je me trompe?

ÉLÉONORE

Non, il a très peur.

HUGO

Ah! ah! Il a raison. Il a une jolie petite peau de fille, des petits os de perdrix. Un cœur aussi, j'imagine. Et le reste à l'avenant sans doute.

ÉLÉONORE

Ce n'est pas prouvé.

HUGO

C'est tout ce que j'espère

Il rit.

ÉLÉONORE

Vous allez perdre si vous jouez aussi mal, Hugo. A quoi pensez-vous?

HUGO

A vous. Vous êtes la seule femme reposante que j'aie connue. Eléonore.

ÉLÉONORE

Qu'appelez-vous une femme reposante?

HUGO

Une femme qui n'est pas toujours à vos basques. Ma première femme...

ÉLÉONORE, l'interrompant.

Ophélie...

HUGO, gêné.

Oui, Ophélie... C'est drôle, j'ai toujours l'impression qu'elle est morte.

ÉLÉONORE

Impression partagée par toutes nos relations.

HUGO

Oui. Eh bien, Ophélie était toujours après moi. Vous savez : « Emmène-moi à la chasse, porte mon fusil, ouh qu'il est lourd mon fusil, tire pas sur la petite bête, etc. » Tuante, elle était.

ÉLÉONORE

Tandis que moi...

HUGO

Vous, vous restez ici, je ne sais pas ce que vous faites toute la journée et je n'ai pas à vous le demander. N'est-ce pas?

ÉLÉONORE

C'est vrai. Nous ne nous demandons rien.

HUGO

Vous pensez que nous avons tort?

ÉLÉONORE

Nous avons raison. J'ai horreur des questions. Vous aussi.

HUGO

J'imagine que vous avez connu des types du style Frédéric avant, enfin, en plus malin?

ÉLÉONORE

Oui, et alors?

HUGO

La différence ne vous gêne pas trop?

ÉLÉONORE

Je suis là depuis cinq ans.

HUGO

C'est une bonne réponse.

ÉLÉONORE, tendre.

Hugo... je suis très bien avec vous.

HUGO, gêné.

Eh bien, très bien. N'en parlons plus.

Un temps.

ÉLÉONORE, douce.

Hugo, tu n'as jamais envisagé que je pourrais te tromper?

HUGO, catégorique.

Mais non.

ÉLÉONORE

Puis-je savoir pourquoi?

Ils doivent avoir tous les deux l'air très absorbé par leur partie.

HUGO

C'est simple, si tu me trompes je te tue. Si je te tue étant bigame et veuf, je me retrouve marié à Ophélie. Et je veux éviter ça. Ah! ah!... (*Il éclate de rire.*) Et puis comment m'inquiéter? Vous vous endormez à mon côté, que je sache, et j'ai beau avoir le sommeil lourd...

ÉLÉONORE

Vous avez beau avoir le sommeil lourd?

HUGO, riant.

Non, ne vous inquiétez pas. Vous ne m'avez pas trompé, Eléonore. Je ne m'inquiète pas. Dites-vous bien une chose : un homme trompé le sait toujours. C'est un huitième sens qu'ont tous les maris, quand ils sont amants. Et je suis un mari aimant.

ÉLÉONORE, tendre.

Et aimé.

Elle pose sa main sur la sienne. Regard tendre. Entre Frédéric.

ÉLÉONORE

Frédéric, vous êtes changé? Venez vous asseoir près de moi. Vous allez assister à la fin d'un piquet magistral.

FRÉDÉRIC, gêné.

Je ne veux pas vous déranger.

ÉLÉONORE

Mais non.

HUGO, grosse voix.

Asseyez-vous, nom d'un chien, puisque ma femme vous le demande. Vous n'avez pas peur des femmes, au moins? Il paraît que ça se répand parmi les jeunes gens raffinés.

FRÉDÉRIC

Je vous garantis que pour ma part...

Il rit.

ÉLÉONORE

Frédéric est même tout le contraire. Frédéric adore les femmes, je sais tout de lui.

Elle rit. La main d'Éléonore saisit la main de Frédéric qui se débat, puis s'immobilise.

ÉLÉONORE

Vous ne m'échapperez pas, mon petit cousin.

FRÉDÉRIC, égaré.

Quoi?

ÉLÉONORE

Vous assisterez de bout en bout à cette partie.

HUGO

Elle a raison. Vous pourrez ainsi battre Agathe. Pourquoi vous agitez-vous ainsi? Vous êtes mal?

FRÉDÉRIC

Très bien. Il fait très chaud près du feu, c'est tout.

ÉLÉONORE, bas.

Tenez, j'ai pitié de vous.

De dos, on la voit lâcher la main de Frédéric. Entre Agathe, visiblement soucieuse, puis Sébastien et Ophélie.

AGATHE

Je commence à trouver le temps long. Pourquoi ne ferions-nous pas un peu de musique, avec votre é-lec-tri-ci-té?

SÉBASTIEN

On aura tout vu. Je vais de ce pas monter le gramophone.

FRÉDÉRIC

Et moi je vais chercher quelques disques.

Il sort. Le gramophone joue une valse.

OPHÉLIE

Agathe?

AGATHE

Oui, mon petit?

OPHÉLIE

Vous trouvez ça joli pour un garçon : Julien?

AGATHE

Oui, pourquoi?

Sébastien fait des gestes d'affolement.

OPHÉLIE

Parce que.

Agathe hausse les épaules.

HUGO

Je ne sais pas si Frédéric connaît grand-chose aux tracteurs, en tout cas il commence à s'intéresser à la vie campagnarde. Ah! ah!...

Rire énorme.

OPHÉLIE

Agathe?

AGATHE

Oui, mon petit?

OPHÉLIE

Pour avoir un enfant, c'est bien neuf mois?

AGATHE

Oui, mon petit.

Un silence plein de pensées.

AGATHE

Pourquoi tricotez-vous, Ophélie?

SÉBASTIEN

Aimez-vous la valse, Agathe?

AGATHE

Un instant, Sébastien. Pourquoi, Ophélie?

SÉBASTIEN

Je vous invite, Agathe. Venez, que diable, les Falsen ont toujours été de fameux danseurs.

OPHÉLIE

C'est pour mon baby.

AGATHE, hurlant.

Quoi?

Éléonore et Hugo lèvent la tête de leur piquet.

ÉLÉONORE

Que se passe-t-il?

SÉBASTIEN

Mais rien. Ophélie devient folle.

AGATHE

Ophélie attend un enfant...

Brouhaha.

AGATHE

C'est un grand malheur mais une grande joie, Hugo. Le nom des Falsen sera conservé. Autant vous le dire, Eléonore, je m'inquiétais.

ÉLÉONORE

Vous attendez un enfant, Ophélie? C'est pour ça que vous étiez malade?

OPHÉLIE

Oui, je l'appellerai Julien.

AGATHE

Julien Falsen ça sonne bien. Mais quelles complications!

HUGO, tonnant.

Qu'est-ce que tout cela veut dire, je n'ai pas touché Ophélie depuis notre... euh... séparation.

OPHÉLIE

Non, Hugo, ce n'est pas ton baby. C'est celui de Sébastien.

Pendant la scène, Sébastien s'aidant d'une chaise est monté sur l'armoire.

HUGO

Où est-il, où est-il, l'infâme...

SÉBASTIEN, perché.

Ne vous fâchez pas, Hugo. Vous ne saurez pas m'attraper. De toute façon, je compte réparer.

ÉLÉONORE

Sébastien... Ça suffit. Descends.

SÉBASTIEN

Pour que cette brute m'étrangle, merci bien. Puisque je vous dis que je compte réparer.

HUGO, fou de rage.

Réparer... réparer... et comment voulez-vous réparer, imbécile... C'est ma femme.

SÉBASTIEN

Je ne pourrai peut-être pas réparer, mais avouez que c'est plus votre faute que la mienne.

HUGO

Descendez.

SÉBASTIEN

Jamais de la vie. Et cessez de crier ainsi devant Ophélie. Je ne tiens pas à avoir un enfant peureux, ou plein de complexes.

ÉLÉONORE

Sébastien, tu exagères.

SÉBASTIEN

Qu'avez-vous tous à crier. Ne pensez-vous pas qu'un petit être tout neuf, tout innocent — et avec Ophélie il y a des chances pour qu'il le soit — rafraîchira un peu l'ambiance trouble de ce château.

OPHÉLIE

Ce ne sera pas dommage!

SÉBASTIEN

Je vois d'ici Hugo berçant dans ses gros bras si forts, ce frêle petit Julien... Allons, allons je m'attendris.

HUGO

Je vais vous casser les reins.

AGATHE

Je l'ai toujours dit. Sébastien, vous êtes un homme sans honneur et sans foi, un renégat. Avec vous, la honte et le malheur sont entrés dans notre demeure. Que les dieux...

HUGO

Vous, taisez-vous.

SEBASTIEN

Et pourquoi criez-vous ainsi? Vous avez un certain cynisme, Hugo? Pourquoi vouliez-vous que votre femme soit privée de certains plaisirs? Est-ce un objet? Et qui s'occuperait d'elle? Personne. Si Frédéric ne m'y avait pas fait penser...

HUGO

Encore celui-là. Où est-il?

SÉBASTIEN

Il n'est sûrement pas déjà sur une armoire, bien qu'il en meure d'envie depuis quinze jours, le pauvre.

ÉLÉONORE

Frédéric n'a rien à voir avec ceci, Hugo. Ne soyez pas injuste.

HUGO

Je vous en prie!...

SÉBASTIEN

De plus, notre union a été bénie. S'il le faut, nous vivrons sur cette armoire, Ophélie et moi. Avec le baby. Ce sera un peu juste, mais l'amour maternel fait des miracles.

OPHÉLIE, pleurant.

Je ne veux pas que l'on fasse du mal à Sébastien. Il a été très gentil avec moi. Aussi gentil que Richard...

HUGO

Qui est Richard?

AGATHE

Mais c'est un garde-chasse!

Silence consterné.

HUGO

Parce que lui aussi. Ah çà, c'est extraordinaire... Et qui d'autre encore, Ophélie, n'as-tu pas honte?

SÉBASTIEN

Là, mon cher, je me joins à vous. Je croyais bien être le premier, enfin le second.

OPHÉLIE, pleurant.

C'est tout. Tu ne m'avais pas demandé, Sébastien.

SÉBASTIEN

Ne pleure pas, mon chou, je te pardonne.

HUGO

Vous lui pardonnez? Vous lui pardonnez? Vous faites un enfant à une jeune femme inconsciente et vous lui pardonnez!

SÉBASTIEN

Pas si inconsciente. Et puis je m'engage à vivre avec elle, à assurer sa subsistance...

HUGO

C'est-à-dire à me laisser assurer votre subsistance, c'est ça?

SÉBASTIEN

Vous êtes le mari, non?

Il rit. Entre Frédéric.

FRÉDÉRIC, étonné.

Tiens, Sébastien.

HUGO

Ah! vous voilà, vous.

FRÉDÉRIC

Oui. Mais que fait Sébastien?

HUGO

Il vit encore un peu. Dès qu'il descend, je le tue. Il a fait un enfant à Ophélie.

FRÉDÉRIC

A Ophélie? Pourquoi?

HUGO

Vous avez fini de poser des questions?

Il fait un pas vers Frédéric.

SÉBASTIEN

Ne vous inquiétez pas pour moi, mon vieux. Il va se calmer. Il ne peut pas faire un petit orphelin.

HUGO

Venez, Agathe. Il faut que nous parlions.

Ils sortent. Sébastien descend et prend Ophélie par la main.

SÉBASTIEN

Tu ne pouvais pas te taire... Allez, viens. Nous allons être deux à errer dans les couloirs...

OPHÉLIE

Non, trois, maintenant.

Ils sortent.

FRÉDÉRIC

Si tu n'étais pas là, j'essaierais de passer... Je n'en peux plus.

ÉLÉONORE

Mon pauvre Frédéric... Je t'aime assez par moments.

FRÉDÉRIC

Vous m'aimez assez... Quel drôle d'adverbe pour le mot amour.

ÉLÉONORE

En tout cas, c'est celui qui me vient à l'esprit.

FRÉDÉRIC

Eléonore, je vous le demande encore une fois. Aidez-moi à vous rendre heureuse, aidez-moi à vous comprendre.

ÉLÉONORE, furieuse.

Voilà... ça devait arriver. Maintenant vous voulez me comprendre... Mais, mon petit Frédéric, savez-vous pourquoi j'ai quitté Paris et

Londres et Stockholm et les hommes de Paris et de Londres et de Stockholm? Savez-vous pourquoi, à vingt-huit ans, je vis dans un château désertique?

FRÉDÉRIC, ébahi.

Non, je ne vois pas...

ÉLÉONORE

Parce que les hommes que j'ai connus n'avaient que ça à la bouche, mon cher : ils voulaient me comprendre. Voilà votre génération.

FRÉDÉRIC

Je ne vois pas le mal...

ÉLÉONORE

Ah non? Vous croyez vraiment que les femmes tiennent à être comprises? Elles s'en moquent, mon petit. Les femmes veulent être tenues, vous m'entendez, « tenues », et elles tombent sur des benêts qui sont tout juste bons à leur faire des discours et, au mieux, l'amour. Je n'ai rien à expliquer, moi, en tant que femme, et Hugo l'a compris. S'il sait que je le trompe, il ne cherchera pas à comprendre, lui. Il me tuera. Il me nourrit, il tient à moi et me le prouve le soir. Voilà.

FRÉDÉRIC

Si vous êtes si contente de lui...

Petit rire.

ÉLÉONORE

Ah! vous parlez de nos nuits? Hélas! on ne vit pas impunément cinq ans à Paris : en même temps que les hommes on y apprend l'ennui et la comédie.

En scène, Sébastien et Ophélie habillés en moderne. Il est très tard. Ils sont assis par terre et mangent tristement.

SÉBASTIEN

Je bénis le Ciel d'avoir choisi une compagne si débrouillarde. A part quelques petits ennuis comme celui de m'avoir fait condamner à mort par le maître de maison, elle assure ma subsistance...

OPHÉLIE

De qui parles-tu?

SÉBASTIEN

De toi. Quand je pense qu'il y a encore quelques jours j'entrais, librement, dans cette pièce,

en faisant sonner mes pas. Et que maintenant je vis entre les oubliettes et le grenier, avec ma femme enceinte, fuyant Hérode, non Hugo.

OPHÉLIE

Moi, je trouve ça plutôt amusant. J'ai tellement l'habitude. Tiens, regarde ce que je t'ai porté.

Elle défait sa ceinture et sort un ravissant chandail d'homme gris clair.

SÉBASTIEN

Qu'est-ce que c'est? Je te trouvais bien forte aussi malgré ma faute.

OPHÉLIE

C'est un chandail que j'ai volé à Frédéric. Il en a plein et, comme il doit être en costume d'époque, il ne peut pas les mettre.

SÉBASTIEN, se changeant.

Charmant ce chandail! C'est le seul côté agréable de cet exil, ce retour aux vêtements normaux.

OPHÉLIE

J'en ai pris un pour moi aussi. Maintenant

il est un peu grand, mais dans deux mois il ira très bien.

SÉBASTIEN

Laisse-moi espérer que d'ici deux mois, Hugo sera calmé. Et que tu tricoteras près du feu commun avec, euh... tes deux belles-sœurs.

OPHÉLIE

Ça m'est égal. Dis-moi, tu m'aimes, Sébastien?

SÉBASTIEN

Mais oui, mon chou, bien sûr. Aurais-je désiré un enfant de toi sans cela?

Il rit, mais gentiment.

OPHÉLIE

Et ça veut dire quoi?

SÉBASTIEN

Quoi?

OPHÉLIE

Aimer? Que tu m'aimes?

SÉBASTIEN

Laisse-moi penser... aimer, c'est ce que nous faisons quelquefois le soir. Plus quelques variantes chez les cérébraux.

OPHÉLIE

C'est très bien. Je croyais que c'était bien plus compliqué... Ecoute.

On entend des bruits de pas.

SÉBASTIEN

Cachons-nous.

Ils se dissimulent derrière les rideaux du fond. Rentrent Frédéric et Éléonore, elle en robe de chambre.

ÉLÉONORE

Pourquoi es-tu si nerveux? Tu as trouvé un cadavre?

Elle rit.

FRÉDÉRIC, sombre.

On a fouillé mes affaires. Mes bagages ont été mis à sac.

ÉLÉONORE

Tes bagages...? Mais par qui?

FRÉDÉRIC

Qui veux-tu que ce soit?

ÉLÉONORE

Ecoute, tu es fou. Je vois mal Hugo fouillant tes valises... Ce n'est pas son genre.

FRÉDÉRIC

Il n'y a pas de genre pour les hommes détraqués. Ils peuvent tout faire. Et qui veux-tu que ce soit? Sébastien et cette pauvre petite jeune femme sont cachés dans le grenier d'où ils n'osent pas sortir à cause de cette brute... Agathe n'entrerait pour rien au monde dans une chambre d'homme. Alors? Non, je te le dis, il chercherait un mot de toi, une preuve?

Éléonore reste pensive.

FRÉDÉRIC

Nous en sommes là. Nous sommes traqués. Les quatre êtres normaux de cette maison sont traqués par un sadique et une vieille maniaque de l'histoire.

ÉLÉONORE

On ne peut pas dire qu'Ophélie ou Sébastien soient spécialement normaux.

Derrière le rideau, on voit rire les intéressés.

ÉLÉONORE

Ecoute, ne fais pas un drame. Hugo pardonnera un jour ou l'autre à Sébastien.. Il l'aime bien, au fond. Quant à tes bagages, ce doit être une femme de chambre qui cherchait, je ne sais pas, moi, une vieille photo de toi.

Elle rit.

FRÉDÉRIC

C'est tout ce que tu sais faire. Tu ris. Et tu défies Hugo, devant lui tu me prends la main, tu me lances des coups d'œil, des allusions...

ÉLÉONORE

Mais il n'y a pas si longtemps tu me reprochais ma froideur diurne. Tu te plaignais de « disparaître à mes yeux dès le chant du coq », tu faisais des allusions toi-même. Alors?

FRÉDÉRIC

C'était avant.

ÉLÉONORE, innocente.

Avant quoi?

FRÉDÉRIC

Avant la mort de Gunther. Là, j'ai compris : ton mari est fou.

ÉLÉONORE

Ah! Frédéric, je vous en prie. J'ai horreur des gros mots.

FRÉDÉRIC

Et moi j'ai horreur des coups de bâton.

ÉLÉONORE

Eh bien... c'est simple. Renoncez à moi. Ne

parlons plus de tout ça. Nous serons bons amis, mon cousin.

Elle a pris une voix théâtrale.

FRÉDÉRIC

Seulement, je vous aime. Bon, je l'admets, j'ai peur. Et pourquoi n'aurais-je pas peur? Pourquoi aurais-je envie de mourir?

ÉLÉONORE

Prenez un fusil de chasse. Dormez avec. Nous serons un peu serrés...

FRÉDÉRIC

Et même... Si Hugo entre dans ma chambre un beau matin? Hein? Est-ce que je saurais s'il vient m'étrangler ou me parler de ces maudites cultures?

ÉLÉONORE

Evidemment. Maintenant peut-être m'étranglerait-il, moi, plutôt que vous...

FRÉDÉRIC

Pensez-vous...! Il n'y a que les sentimentaux qui étranglent leur femme. Les hommes forts étranglent l'autre homme.

ÉLÉONORE

Mais Hugo n'est pas un homme fort. C'est un petit garçon, un pauvre bébé dont il faut s'occuper.

Elle semble tout attendrie.

FRÉDÉRIC

Eléonore, je vous parle sérieusement. Avez-vous vu comme il me regardait ce soir, à table?

ÉLÉONORE, énervée.

Ah! écoutez, Frédéric, cela suffit. Je suis navrée pour vous, mais enfin je vous avais bien prévenu qu'il fallait partir avant la neige. Qu'y puis-je si mon mari est un homme sanguin et nerveux, moi? Il vous a pris en grippe, c'est un fait, mais...

La lumière s'éteint brusquement.

ÉLÉONORE

Ce doit être une panne.

On entend un gros rire, un cri étouffé, une chaise qui tombe. Quand la lumière se rallume, Frédéric est juché sur l'armoire de Sébastien, blême. Hugo a remis l'électricité, il est en robe de chambre, un fusil de chasse à la main.

HUGO

Alors?

ÉLÉONORE

Voulez-vous poser cet affreux fusil, Hugo, il va mal avec votre tenue.

HUGO, à Frédéric.

Alors?

FRÉDÉRIC, blême.

Alors quoi?

HUGO

Vous descendez, oui ou non?

Frédéric descend de l'armoire.

HUGO

Que faites-vous la nuit ici? Vous venez boire le schnaps Falsen en douce? Et toi, Eléonore? As-tu entendu des bruits suspects? Je dois dire que ton départ m'a réveillé... Un Falsen ne dort pas bien sans sa femme.

ÉLÉONORE

Vous avez bonne oreille.

HUGO

Excellente. Alors, Frédéric, on rôde la nuit? Vous cherchez à retrouver Ophélie ou Sébastien?

Tout en parlant il bouge négligemment son fusil. Frédéric se tortille.

FRÉDÉRIC

Eh bien, en effet, j'ai entendu du bruit. Je me suis levé et je suis arrivé au moment où Eléonore arrivait elle-même. Nous nous demandions...

HUGO

Nous les retrouverons. Et ensuite... (*Il marche brusquement vers les rideaux du fond et découvre les deux réfugiés.*) Tiens, tiens... Venez donc à la lumière, tous les deux.

Il les menace de son fusil.

SÉBASTIEN

Voyons, Hugo, posez cet engin, vous êtes assez musclé pour vous en passer.

HUGO

Taisez-vous. Vous allez voir, mon cher Frédéric, ce qui arrive à quiconque touche à mon bien.

OPHÉLIE, riant.

Oh! Hugo, on dirait Barbe-Bleue.

HUGO

Il y a là une excellente armoire de fer. On y mettait les chiens quand ils chassaient mal.

SÉBASTIEN

Ma chasse était plutôt bonne.

HUGO

Ne m'interrompez pas. Les chiens peuvent hurler, on ne les entend pas. C'est très pratique. Vous me suivez?

SÉBASTIEN

Euh... Oui... par la pensée.

ÉLÉONORE

Hugo... Vous n'allez pas...

HUGO

Rentrez là-dedans.

SÉBASTIEN

Vous croyez vraiment qu'on ne pourrait pas s'arranger autrement? Je ne sais pas, moi, n'importe comment... en gentlemen même, si vous voulez.

HUGO, féroce.

Rentrez là-dedans.

Sébastien et Ophélie entrent dans l'armoire. On entend la voix d'Ophélie qui dit « Il fait noir. » Hugo referme la porte à clef.

ÉLÉONORE

Hugo... C'est mon frère...

HUGO

J'en suis navré.

FRÉDÉRIC

Ça ne se passera pas comme ça. Vous êtes un criminel.

HUGO

Et alors? Vous pourrez raconter ce que vous voudrez à Stockholm dans deux mois, vous pourrez revenir avec des policiers. Vous trouverez l'armoire vide. Et on ne vous croira pas. Ophélie est morte pour toute la Suède. Elle le sera pour de bon. Quant à Sébastien... c'était un mauvais sujet. D'ailleurs, j'ignore si vous parviendrez à Stockholm... Vous commencez à m'agacer, mon garçon.

Il sort. Frédéric se jette sur l'armoire, appelle : « Sébastien! -Ophélie! » Rien. Il se retourne vers Éléonore.

FRÉDÉRIC

Vous n'allez pas laisser faire ça?

ÉLÉONORE

Je... je... c'est trop horrible... Sébastien...

FRÉDÉRIC

Et Ophélie... Ne pouvez-vous lui reprendre la clef?

ÉLÉONORE

Vous plaisantez... Il y a de l'oxygène pour un jour, peut-être deux, là-dedans... Mais après, après...

Elle se détourne.

FRÉDÉRIC

Agathe?

ÉLÉONORE

Agathe obéit à Hugo.

FRÉDÉRIC

Les domestiques?

ÉLÉONORE

Ils obéissent à Hugo. Ils en ont plus peur que du diable.

FRÉDÉRIC

Il faut chercher du secours. A tout prix. Il faut que je passe et que je revienne avant vingt-quatre heures. A quelle distance est le bourg?

ÉLÉONORE

Cinq, six kilomètres. Mais vous ne passerez pas... Mon Dieu! Sébastien!!

FRÉDÉRIC

Il le faudra bien. De toute manière, il me tuerait. Je vais sortir par la porte-fenêtre, en bas. Vous le distrairez pendant ce temps.

ÉLÉONORE

Frédéric, vous ne passerez pas.

FRÉDÉRIC

Quand ce monstre sera sous les verrous, vous viendrez avec moi. C'est sûr?

ÉLÉONORE

Oui.

Frédéric lui baise les mains.

ÉLÉONORE

Frédéric...

FRÉDÉRIC

Mon amour!...

ÉLÉONORE

Je t'en supplie, fais attention!

Il sort en courant. Éléonore hurle « Sébastien » et

frappe sur l'armoire. Rentre Hugo qui sans un mot ouvre la porte avec la clef. Sébastien et Ophélie paraissent, apeurés, sur le seuil de l'armoire.

HUGO

Il n'y a que moi à avoir de la tête ici. Il est parti et bien parti.

Tous le regardent se diriger vers l'escalier. Passe Gunther avec son panier à bois.

TOUS

Gunther!

Hugo éclate de rire.

SÉBASTIEN, admiratif.

Vous nous avez bien eus!

ÉLÉONORE

Tu m'as vraiment fait peur!

HUGO

Allez, viens maintenant!

Il lui tend la main. Éléonore se dirige vers lui.

Le soleil éclaire la pièce. En scène, Agathe et Ophélie tricotant. Rentre Gunther, poussant le fauteuil de la belle-mère.

ACTE IV

GUNTHER

Elle a fait une bonne promenade.

AGATHE, de dos.

Qui encore? (*Se retournant.*) Ah! mère!

GUNTHER

Il faut dire que le temps est exceptionnellement doux. Les oiseaux chantaient au-dessus de nos têtes, les arbres frémissaient et le vent semblait un simple soupir venu des pays chauds.

AGATHE

Très bien. Mettez-la devant le poêle quand même.

GUNTHER

Rien ne vaut bien sûr la chaleur du foyer. Elle a raison, et j'espère qu'il va bientôt être là.

AGATHE

Qui, il?

GUNTHER, malicieux.

Je ne sais pas encore son nom (*Montrant Ophélie*), mais il naîtra au temps suave de l'églantine.

Il s'incline et sort.

AGATHE

Je me demande ce qu'a pu lire ce pauvre Gunther pendant sa réclusion. En tout cas, ça lui a monté à la tête. Mais c'est très bien ainsi. Les pauvres aussi ont le droit de rêver.

OPHÉLIE

Vous êtes communiste, Agathe?

AGATHE, sidérée.

Mais qu est-ce qui vous prend, mon petit?

OPHÉLIE

Rien. Une question, comme ça. Ah! ah!

Elle prend l'air fin. Agathe et Ophélie tricotent.

OPHÉLIE

Vous êtes bien sûre de ce que vous m'avez dit, Agathe?

AGATHE

Sûrement. A quel sujet?

OPHÉLIE

Eh bien, pour la brassière... Un point à l'endroit, un point à l'envers...

AGATHE

Et alors?

OPHÉLIE

Je ne sais pas, ça paraît idiot. C'est un pas de clerc, en somme : un point à l'endroit, un point à l'envers.

AGATHE

Un pas de clerc! Quel est ce nouveau langage? Vous n'allez pas commencer à discuter tricot, maintenant! Vous n'y connaissez rien et les règles du tricot sont fixées depuis mille ans.

OPHÉLIE

Tout doit être toujours remis en question.

AGATHE

Ah! je vous en prie! Cessez de singer Sébastien.

Rentrent Sébastien et Éléonore, en tenue de cheval.

SÉBASTIEN

On a galopé une heure dans la forêt vert pomme. C'était charmant!

AGATHE

Avez-vous seulement pensé à trouver un nom pour votre enfant?

SÉBASTIEN, rêveur.

Que pensez-vous de Rémy?

AGATHE

Rémy? Rémy? Pourquoi voulez-vous à tout prix donner un nom français à cet enfant qui après tout aura le sang suédois le plus pur...

SÉBASTIEN

Le plus pur... Enfin un compliment! Agathe... le premier compliment depuis trois ans. Ah! laissez-moi...

Il se jette sur elle et l'embrasse.

AGATHE, émue.

Mon cher Sébastien... nos différends étaient de peu de poids devant cet événement à venir... Et entre nous, ces... comment dire, ces querelles... ces...

ÉLÉONORE, soufflant.

Ces zizanies...

OPHÉLIE

Oh! Quel joli nom pour une fille... Zizanie, Zizanie Falsen.

SÉBASTIEN

Non, mon chéri. Zizanie von Milhem. Je suis le père, faute d'être l'époux.

OPHÉLIE

J'ai faim. J'ai toujours faim. Que c'est agréable.

AGATHE

En quoi est-ce agréable?

OPHÉLIE

Ça me fait une occupation : j'ai faim. Quand je vois le soleil, j'ai faim. Quand je vois Hugo, j'ai faim, quand je marche, j'ai faim, quand j'ai mal au cœur, j'ai faim.

Rentre Hugo.

HUGO

Le houblon va être superbe, cette année.

OPHÉLIE

Oh! quel joli nom pour un garçon : Houblon.

ÉLÉONORE

Espérons que vous aurez des jumeaux Zizanie et Houblon.

OPHÉLIE

Oui, Zizanie et Houblon Falsen.

SÉBASTIEN

Ah! non, Zizanie et Houblon von Milhem.

HUGO, bonasse.

Oh! qu'est-ce que ça peut vous faire?

SÉBASTIEN, sec.

Ça m'agace.

ÉLÉONORE

Mon petit frère est agacé, mon cher petit frère.

Elle l'embrasse. Ambiance de bonheur domestique. Rentre Gunther, un message à la main.

GUNTHER

Un courrier pour elle.

Il sort.

AGATHE, lisant.

Ah non! Ils exagèrent. On nous envoie encore un cousin Eric Ettingen! Il y a trois ans, c'était ce pauvre Gund, deux ans, ce Vladimir, l'an dernier, Christian, cet hiver, ce pauvre Frédéric... Et vous vous rappelez dans quel état

on l'a retrouvé lui aussi, au coin du bois de Zema. De si petits os... Il n'y aura plus la moindre goutte de sang jeune en Suède!

Ils restent songeurs.

ÉLÉONORE, rêveuse.

Et comment est-il, cet Eric Ettingen?

Tous la regardent. La belle-mère lève les bras au ciel.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
6, place d'Alleray Paris.
Usine de La Flèche, le 10-05-1974.
1170-5 Dépôt légal n° 3320, 2e trimestre 1974.
1er Dépôt : 4e trimestre 1962.
LE LIVRE DE POCHE 22, avenue Pierre 1er de Serbie Paris.
30 11 0935 12 ISBN 2 253 00371 9

ŒUVRES DE FRANÇOISE SAGAN

Chez René Julliard

BONJOUR TRISTESSE, roman *(Prix des Critiques, 1954)*.
UN CERTAIN SOURIRE, roman.
DANS UN MOIS, DANS UN AN, roman.
AIMEZ-VOUS BRAHMS.., roman.
CHATEAU EN SUÈDE, théâtre.
LES MERVEILLEUX NUAGES, roman.
LES VIOLONS PARFOIS, théâtre.
LA CHAMADE, roman.
LA ROBE MAUVE DE VALENTINE, théâtre.
LE GARDE DU CŒUR, roman.
BONHEUR, IMPAIR ET PASSE.
LANDRU.
LE CHEVAL ÉVANOUI *suivi de* L'ÉCHARDE, théâtre.
UN PIANO DANS L'HERBE, théâtre.

Chez Flammarion

UN PEU DE SOLEIL DANS L'EAU FROIDE.
DES BLEUS A L'AME.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
6, place d'Alleray Paris.
Usine de La Flèche, le 10-05-1974.
1170-5 Dépôt légal n° 3320, 2e trimestre 1974.
1er Dépôt : 4e trimestre 1962.
LE LIVRE DE POCHE 22, avenue Pierre 1er de Serbie Paris.
30 11 0935 12 ISBN 2 253 00371 9